

Arnold Wesker

Shylock

Texte français d'Anne Étienne et Raymond Gardette

Note des traducteurs

La traduction a été composée en français à partir du texte établi par l'auteur en 1989, à l'issue de sa mise en scène aux Riverside Studios, et publié dans l'édition Penguin du Volume 4 des pièces d'Arnold Wesker.

Aux étudiants de mon cours de théâtre contemporain à l'université
de Boulder, Colorado, avec qui j'ai partagé mes premières idées
concernant cette pièce.

À Lois Bueler, en particulier, qui non seulement a trouvé les preuves
justifiant ma démarche mais m'a aussi fourni l'argument sur lequel
s'appuie mon raisonnement.

Je ne fais nul usage d'un désespoir qui n'est pas le mien,
Mais fut uniquement confié à ma garde.

Wisława Szymborska, poétesse polonaise

PERSONNAGES

SHYLOCK KOLNER, un Juif de Venise

JESSICA, sa fille

RIVKA, sa sœur

TUBAL DI PONTI, son associé

ANTONIO QUERINI, un marchand de Venise

BASSANIO VISCONTI, son filleul

LORENZO PISANI, ami de Bassanio

GRAZIANO SANUDO, assistant d'Antonio

PORTIA CONTARINI, une héritière de Venise

NÉRISSE, sa servante

RODERIGUES DA CUNHA, un architecte

SOLOMON USQUE, un auteur dramatique

REBECCA DA MENDES, fille d'un banquier portugais

MOÏSE DA CASTELLAZO, un portraitiste

GIROLAMO PRIULI, Doge de Venise

SERVANTE, maison de Shylock*

PATRICIENS ET AUTRES (libre choix du metteur en scène)

* Qui est aussi la chanteuse à la fin de la pièce.

ACTE I

Scène 1

Venise, 1563. Le Ghetto Nuovo. Le bureau de Shylock. Il est encombré de livres et de manuscrits.

Shylock, un « gestionnaire de crédit », en compagnie de son ami, le marchand Antonio, établit un catalogue.

Antonio, près de la table, est en train d'écrire, alors que Shylock lit tout haut les titres, avant de replacer les livres sur ses étagères. Ce sont de vieux amis, âgés d'environ 65 ans.

SHYLOCK (*à voix haute*) « Guide des égarés. » L'auteur, Maimonide, Ram-bam, connu sous le nom de Grand Aigle. Le Caire. Douzième siècle. (*Antonio écrit.*) Hébreu/Dictionnaire d'hébreu. Auteur, R. David Kimhi. Angleterre. Douzième siècle. Tu arrives à me suivre, Antonio ?

ANTONIO Mon écriture n'est pas très élégante, mais je vais vite.

SHYLOCK Et je suis impatient, je sais. Mais c'est le dernier des manuscrits... Ensuite, nous entamerons le catalogue de mes livres imprimés. J'ai des trésors à te montrer, tu vas être en extase, en extase ! Tu vas être – J'ai tellement hâte... encore un –

ANTONIO Est-ce que je me plains ?

SHYLOCK – et après, nous nous reposerons. Je te le promets. Je vais sortir mes vins, et – je serai aux petits soins ! Le dernier, c'est promis, promis.

ANTONIO Shylock ! Regarde ! Je t'attends.

SHYLOCK Mon ami est un saint.

ANTONIO Et le pauvre saint, quel ami a-t-il ?

SHYLOCK Un éternel étudiant, je sais, je sais ! Tu as pioché la mauvaise carte. Mais –

ANTONIO Shylock, j'attends.

SHYLOCK Acte notarié. Juridique. Anglo-juif. Douzième siècle...
Auteur – Je ne peux pas déchiffrer son nom. Probablement écrit par
un homme d'affaires. (*Il lit attentivement.*) Quelle maîtrise du droit
talmudique ! Je les aime, ces vieillards, leur habileté, leurs travaux,
leurs nombreux talents. Sens ! Touche-le !

ANTONIO Le passé.

SHYLOCK Exact !

ANTONIO Tous appartiennent au passé.

SHYLOCK Antonio ! Tu as l'air triste.

ANTONIO Triste ?

SHYLOCK Je t'ai fait trop travailler. Tiens. Bois. Pourquoi attendre
d'avoir fini ? (*Il lui offre du vin.*) Bois. C'est un jour exceptionnel ! (*Ils
boivent en silence.*)

ANTONIO Tous ces livres !

SHYLOCK Tous cachés depuis dix ans. Sais-tu ce que cela représente
aux yeux d'un collectionneur ? Dix ans ? Ah ! L'ordre des choses !
« Le Talmud et la littérature hébraïque qui s'y rapporte ?
Blasphème ! » ont-ils dit. « Brûlez-les ! » Et les livres ont brûlé, là-
bas, sur le Campo dei Fiori à Rome, le 9 septembre 1553. Le jour où
ils ont brûlé les livres. Sauf les miens : je les ai tous cachés, même les
œuvres profanes. Quand la folie les frappe, on ne peut pas faire
confiance à ces « combattants de Dieu ». Une trace de savoir ?
Jamais ! C'est ce qu'ils détestaient, en fait : pas les livres des Juifs,
mais les livres des hommes – des HOMMES. Elle vient de là leur
rancune. Tu vois, ces livres leur révélaient la pauvreté de leur esprit.
Et crois-tu que ce soit fini, même aujourd'hui ? Regarde ! (*Il actionne
un pan secret de sa bibliothèque.*) Les Livres Sacrés. Les autres, je peux
les dévoiler, mais le Talmud reste interdit encore aujourd'hui. Et
moi, je les possède, les plus grands d'entre eux, chacun dans l'édition
Bomberg. N'est-ce pas qu'ils sont beaux ?

ANTONIO Magnifiques.

SHYLOCK (*à propos d'autres livres*) J'ai des amis qui font des achats

pour moi dans le monde entier. J'enrange le génie des hommes. C'est mon vice. Ma passion. Rien ne m'est plus cher, à part ma fille. Allons – bois ! C'est un jour exceptionnel. Regarde ! Un cadeau pour te reconforter. Un de mes manuscrits les plus précieux : un livre de préceptes du XIII^e siècle. L'auteur, Isaac de Corbeil. Enrichi des notes rédigées par les étudiants. Je faisais ça moi aussi, je lisais et je gribouillais mes pensées dans la marge. Nous le faisons tous. Nous avons un esprit vif, Antonio. Nous nous pensions très profonds parce que nous faisons des commentaires sur le sens de la vie, les rectitudes et les imperfections des lois ; nous proposons notre interprétation de l'interprétation des grands philosophes, lesquels interprétaient le sens de l'interprétation des prophètes. « Les prophéties de Daniel se réfèrent-elles aux événements historiques ou aux temps messianiques, ou à aucun des deux ? L'âme est-elle immortelle ou non ? Doit-on ou ne doit-on pas aller sur une gondole le jour du Sabbat ? » À cette époque, prêter de l'argent n'était jamais une occupation à plein temps et le Ghetto tanguait à force de discussions – Ah ! Quel bonheur ! (*Un silence.*) Allons bon, je t'ai vraiment épuisé ?

ANTONIO Non, je t'assure –

SHYLOCK Rendu mélancolique, alors ?

ANTONIO Non plus. Mais –

SHYLOCK Mais quoi alors ? Alors quoi ?

ANTONIO Ces livres. Regarde-les. Ils me rappellent ce que je suis, ce que j'ai fait. Rien ! Un marchand ! Un acquéreur ici, qui vend là-bas. J'achète et je revends. Tu sais, il est très rare que j'assiste à mes transactions. J'ai un bureau, une pièce remplie de comptoirs et une table. Et je reste assis là, à attendre que quelqu'un entre, pour demander, ai-je de la laine d'Espagne, de l'étoffe d'Angleterre, du coton de Syrie, du vin de Crète ? Et je dis oui, j'ai un bateau qui arrive dans une semaine, ou un mois, je prends note, quelqu'un se rend au dock, réceptionne le blé, le livre à une adresse, et je ne vois rien. Je ne pars ni en Angleterre pour vérifier l'étoffe, ni en Syrie pour vérifier le coton, ni à Corfou pour voir si l'huile d'olive est

correctement mise en bouteille. Et pourtant, dans ces endroits-là, je pourrais m'accorder du temps libre. Ça ne m'avait jamais inquiété de ne pas avoir envie de découvrir le monde. Pas avant de te rencontrer, toi, vieux Juif –

SHYLOCK Pas si vieux à l'époque, mon vieil ami, cinquante ans à peine –

ANTONIO – et j'ai été pris par ta – ta passion, tes trésors secrets, tes – tes vices !

SHYLOCK Il se plaint ou il me remercie ?

ANTONIO Tu m'as corrompu, vieux Shylock, à force d'impatience et de mécontentement... et si tardivement.

SHYLOCK Il se plaint.

ANTONIO Homme de loi, docteur, diplomate, professeur – tout, sauf marchand. J'ai tellement honte. Il n'y a rien d'agréable dans mon commerce. Après l'excitation du premier échange, après la fierté de payer mille ducats d'une main et d'en prendre mille cinq cent de l'autre – aucun talent. Juste un bureau et des comptoirs. Une transaction, c'est tellement déprimant ! Je suis si las des affaires !

Scène 2

Belmont. La propriété de Portia, en dehors de Venise. La propriété est dans un grand état de déréliction. Portia et sa servante Nérissa, toutes les deux dans des habits simples et à toute épreuve, viennent d'arriver, pour se rendre compte du désastre.

PORTIA C'est décidé ! L'époque où la famille Contarini spéculait est terminée. Les marchandises entreposées sous notre nom à Beyrouth et à Famagouste, nous allons les vendre, bon marché, pour réduire nos pertes. Je vais rassembler ce que je peux de la vente de nos propriétés en Crète, à Corfou et en Dalmatie ; elles sont trop éloignées de Venise et n'en valent pas la peine, mais –

NÉRISSE – mais l'agriculture, madame, que connaît Portia de l'agriculture ?

PORTIA Madame Portia apprendra, Nérissa. Les famines sont de cruelles et tenaces visiteuses. Il nous faut récupérer nos terres. Et puis les rivalités qu'entraînent les itinéraires commerciaux sont trop hasardeuses à mon goût, et –

NÉRISSE – et les pirates sont dans l'Adriatique, tout le monde le sait, madame, cela démoralise beaucoup nos marins, mais –

PORTIA Anvers ! Séville ! Londres ! Trop lointaines !

NÉRISSE – mais quitter la ville ?

PORTIA J'aime ma ville, Nérissa, mais j'entends bien ce qu'on dit. Le bois se fait rare, le nombre de navires rattachés à Venise diminue. Les signes, ma chère, les signes sont bien là. Nous allons dire adieu à Venise et nous engager dans les champs de blé de mes propriétés, près de Trévise et de Vicence. Et ici, à Belmont. Nous allons nous mettre à la terre ! Faire de l'élevage ! Bétail et irrigation ! C'est là qu'est notre fortune.

NÉRISSE Si vous faites fortune, vous voulez dire.

PORTIA La terre ! C'est décidé ! (*Silence.*) Mon Dieu ! (*Elle regarde alentour.*) Quel saccage mon père a fait de mon enfance ! (*Silence.*) Est-ce bien cette pièce ?

NÉRISSE Face aux rayons du soleil à onze heures, oui.

PORTIA C'est ici que nous sommes censées découvrir les coffrets ?

NÉRISSE (*en train de chercher*) Ici même, quelque part dans cette pagaille. L'énigme conçue par votre père pour vous choisir un époux. L'or, l'argent, le plomb. (*Nérissa découvre un coin empoussiéré.*) J'ai trouvé ! (*Elle lit.*) « Son choix te le fera connaître. »

PORTIA Quel héritage ! Dix propriétés en ruines et un caprice philosophique absurde pour choisir un balourd de mari. Oh, mon père, mon père, mon père ! À quoi pensiez-vous donc ? Écoutez-moi bien là-haut. Je vais répondre à votre unique souhait : celui qui

choisit le coffret, je l'épouserai. Mais vos critères pour juger les hommes, je vais les ignorer, et je vais restaurer ces ruines. L'aspect matériel a son importance dans ce monde. Nous n'avons pas d'âme sans le travail et je vais travailler, père, vous entendez !

Elle marche dans la pièce, déchire des rideaux, remet sur pied des meubles, ramasse des livres éparpillés. Elle peut aussi enlever la crasse incrustée d'un vase, pour faire réapparaître sa décoration. Elle ne cesse de marcher.

NÉRISSA Que votre mère aimerait être en vie aujourd'hui, au coeur de tous ces projets !

PORTIA C'est peut-être là mon véritable héritage, Nérissa : le mariage de mon père avec une paysanne. Son énergie à elle, c'est la mienne.

NÉRISSA Et quelle énergie, madame !

PORTIA Tout emmagasinée, dans l'attente de la mort du pauvre homme.

NÉRISSA Allons, soyez juste. Il ne vous a pas imposé le mariage à l'âge de sept ans, comme l'a fait mon père. Il vous a donné des enseignants.

PORTIA Ah, bénis soient-ils !

NÉRISSA J'ai toujours pensé qu'ils formaient une bien étrange collection. Pourquoi, au nom du ciel, avez-vous voulu apprendre l'hébreu ?

PORTIA Pour lire les paroles des prophètes dans les langues où on les prononçait, rien d'autre ! Le sens change lorsque les hommes traduisent en d'autres langues. Oh ! Ces coffrets ! Ces maudits coffrets ! Retirez-les de ma vue. Je l'ai tendrement aimé, mon père, mais ces coffrets vont me détruire, comme ses autres folies ont détruit ma mère. Je le sens.

NÉRISSA Quelle énergie, madame, vous observer est exténuant !

PORTIA Mais il t'en faut aussi, Nérissa. Je l'exige. Tu n'es pas seulement ma servante, mais aussi ma confidente ; tu seras éduquée

et protégée des chagrins d'un mariage malencontreux.

NÉRISSE Si vous parvenez à vous en protéger vous-même, bien entendu.

PORTIA C'est vrai, mon Dieu ! Quels prétendants ont annoncé leur visite ? Pourquoi cet intérêt à mon égard, à ton avis ?

NÉRISSE La richesse, madame, la richesse, la richesse, toujours la richesse.

PORTIA Mais ma richesse est virtuelle.

NÉRISSE Le nom de la famille.

PORTIA Le nom de ma famille est illustre, mais un peu vermoulu.

NÉRISSE Votre beauté.

PORTIA Pas de flatterie, s'il te plaît. Ma beauté est, eh bien – oui, elle existe, mais pas plus que chez de nombreuses Vénitiennes que je pourrais nommer.

NÉRISSE Pourquoi, alors ? Dites-moi.

PORTIA Je crois savoir, mais je ne suis pas sûre. Il y a seulement – comment dire ? – des pulsions dans mes veines. Je sens, je sens... je sens que – je-suis-la-nouvelle-femme-qu'ils-ne-connaissent-pas ! Pendant des siècles l'Église m'a confortablement confinée aux mêmes rôles : le confort des autres, la cuisine, la douceur, la patience. Et aujourd'hui – Portia a perdu patience. Certes, elle sait filer, tisser, coudre. Donne-lui de la nourriture et des boissons, elle saura les accommoder. Montre-lui du lin et de la laine – elle peut te faire des habits. Mais – Portia a des lectures ! Platon et Aristote, Ovide et Catulle, tous dans le texte ! Latin, grec, hébreu –

NÉRISSE Laborieusement !

PORTIA Elle a étudié l'histoire et la politique, découvert la logique et les mathématiques, observé les étoiles, examiné les cartes, conversé avec des esprits libres sur la nature de l'âme, les effets de la liberté religieuse, l'existence même de Dieu !

NÉRISSE Oh ! Son esprit peut à peine reprendre souffle !

PORTIA Elle a observé, jugé, organisé et – et elle a discrètement quitté la cuisine. Le savoir lui a peut-être fait perdre sa tendre innocence mais – le fauteuil près du feu, c'est sans elle qu'il se balance aujourd'hui et ce qu'elle fera demeure un mystère. Portia est une nouvelle femme, Nérissa. Il y a une femme sur le trône d'Angleterre. Tout peut arriver et ces hommes viennent ici pour le découvrir.

Scène 3

Le bureau de Shylock. Antonio et lui ont passé le temps à boire.

SHYLOCK Je te donne du vin pour t'égayer, moi, il me rend triste !

ANTONIO Le travail est fini. Tu devrais être heureux ! J'ai perdu l'usage de ma main, mais peu importe ! Regarde, tout est en ordre ! Tout ce savoir, fiché, catalogué. Tu pourrais sauver le monde.

SHYLOCK Alors que je ne pourrais même pas me sauver moi-même ? Quelle idée ! Même les sages, avec toute leur sagesse, ne pourraient se sauver eux-mêmes. Regarde, lis cette élégie sur les martyrs de Blois, par le Rabbin Yom Tov de Joigny. Quel charmant vieil homme ce devait être ! Une fois, où on lui demandait si, oui ou non, on pouvait faire un sermon le jour du Sabbat, il répondit : « Puissé-je être du côté de ceux qui ont la chaleur du cœur, pas de ceux qui en sont avares ! » Pauvre sage ! C'étaient tous de pauvres sages. Sans cesse invités à diriger des centres d'éducation ici ou là, sans jamais être certains s'ils ne se précipitaient pas dans un massacre. Ils ont fui le massacre de Rouen pour se jeter dans le massacre de Londres, du massacre de Londres dans celui d'York et du massacre d'York, nul n'a pu s'enfuir ! (*Un silence.*) Voyager n'était pas très sûr à cette époque !

ANTONIO Es-tu croyant, Shylock ?

SHYLOCK Quelle question ! Tu es vraiment ivre ?

ANTONIO Tu es bel et bien croyant ; tout libre-penseur que tu es, tu es un homme pieux. C'est pour ça que je t'aime et que je t'envie.

SHYLOCK Tu es vraiment ivre ! Croyant ! C'est la condition d'être des Juifs, comme les boutons de l'adolescence : qui peut s'y opposer ? Même ceux d'entre nous qui ne croient pas en Dieu ont le sentiment profond que Lui croit en nous. Écoute, je vais te dire comment tout cela est arrivé. Ah ! L'ordre des choses. Quel bonheur ! Imagine cette tribu de Sémites dans le désert. Païens, sauvages, mais brillants. Une race sceptique qui n'avait confiance en nulle autre. Tendre mais impérieuse. Dominée par les querelles et les interrogations. Qui aurait pu les contrôler ? On désignait chef après chef ; mais, dans une tribu où chaque patriarche est un chef, qui pouvait longtemps les tenir en respect ? Jusqu'au jour où naquit un fils nommé Abraham. Il grandit et apprit à connaître intimement ses frères. « Je sais comment maîtriser ce troupeau arrogant et anarchique de païens », se dit-il. Il leur parla d'un seul Dieu. Invisible ! De l'Esprit ! Cela leur convenait, aux Hébreux, ils avaient un penchant pour les concepts abstraits. Un Dieu invisible. Ah ! Quel bonheur ! Quelle inspiration... Mais ce n'est pas tout. Le vrai talent politique d'Abraham, son vrai trait de génie, ce fut de dire à cette tribu d'âmes vaines et d'esprits en ébullition : « Le voici ! Un Dieu invisible ! Dieu de l'Univers ! De tous les hommes ! Et » – attends, voilà la chute – « Et de tous les hommes, vous êtes ceux qu'il a élus ! » Irrésistible ! En un instant, ils s'étaient tus, subjugués. « Oh ! Élus ? Vraiment ? Nous ? Pour faire quoi ? » « Pour porter témoignage de ce qui est beau et juste dans la création. Un service et non un privilège ! » « Oh, vraiment ! Élus pour porter témoignage ! Quel honneur ! Chut ! Pas si fort. De la dignité ! Abraham parle. Du respect ! Écoutons-le. De la discipline ! » Il avait réussi ! Eux avaient Dieu et Abraham les avait, eux. Mais – ils étaient maudits maintenant. Car ce jour-là, ils sont devenus une communauté qui se devait d'être meilleure que toute autre. Et puis, toutes les autres nations trouvaient insupportable de vivre avec eux, les pauvres. Que puis-je faire ? Je suis élu. Je ne peux qu'être croyant.

ANTONIO Je t'aime de plus en plus, Shylock. Tu as un bon sens dont je ne pourrais plus me passer maintenant. Je suis comblé, élu

moi aussi.

SHYLOCK Mais tu es toujours triste, je le vois. Je n'ai pas réussi à te rendre le sourire, pas même un instant.

ANTONIO Moi, je ne suis pas croyant. J'ai reçu une lettre aujourd'hui, d'un vieil ami, Ansaldo Visconti, de Milan, un riche marchand dont j'étais proche dans ma jeunesse. Je l'avais oublié. Dans cette lettre, il parle de son infortune, de sa chute et de sa ruine, à cause d'événements étranges et affligeants... je n'ai pas tout compris tellement c'était verbeux, sentimental, plein de souvenirs. Pour finir, il me recommande son fils unique, Bassanio, mon filleul, à ce qu'il paraît. Lui aussi je l'avais oublié, pauvre jeune Bassanio. Sans doute un très noble jeune noble. Son père est né à Venise, si je me souviens... d'une famille patricienne, si je me souviens. Non, c'est probablement un jeune vantard, qui se donne des airs ! Il vient me voir dans l'espoir que je vais lui ouvrir la voie du commerce, ou le guider dans cette direction, ou le garder près de moi comme assistant, que je vais lui communiquer ma sagesse ou quelque chose de ce genre. (*Un silence.*) Voici, Bassanio, un brin de sagesse, là, dans ma poche. (*Un silence, en prétendant la grandiloquence.*) Attention, je vais m'exprimer avec sagesse ! (*Un silence. Comme s'il appelait un chien.*) Ici, sagesse ! Ici, mon garçon ! Assis ! Ne bouge pas ! Silence ! Là, Bassanio, la sagesse est là. (*Un silence.*) Je ne veux pas être un sage, ni parler commerce, ni le voir. Mécréant ! Est-ce que cela ne fait pas de moi un mécréant ? Je n'aurais jamais dû avoir de filleul. Pas mon genre. Marchand célibataire. D'un autre côté, je suppose que c'est bien ça le genre.

SHYLOCK Quand l'attends-tu ?

ANTONIO Oh, demain ou le jour suivant ou bien la semaine prochaine. Je ne sais plus. Bassanio ! (*En hurlant.*) Je ne suis pas croyant, Bassanio.

SHYLOCK Antonio, mon ami, il est tard. Dans dix minutes on verrouille les portes du Ghetto et tous les bons chrétiens doivent être sortis.

ANTONIO (*toujours hurlant*) J'ai beau être votre parrain, Bassanio, je

ne suis pas croyant !

SHYLOCK J'ai une idée.

ANTONIO Bassanio, Bassanio !

SHYLOCK Reste ici cette nuit.

ANTONIO Rester ici cette nuit ?

SHYLOCK Ce n'est pas autorisé, mais avec de l'argent –

ANTONIO Qu'advient-il de Bassanio, à la recherche de la sagesse ?

SHYLOCK Nous enverrons un message, dans la matinée, pour qu'il sache où te retrouver. Tu connais ma maison, vivante, pleine de gens qui entrent et sortent en permanence. Ma fille, Jessica, prendra soin de toi – enfin, si elle daigne ouvrir la bouche.

ANTONIO Elle est très hautaine, ta Jessica.

SHYLOCK Et libre et impertinente, mais – plus intelligente que son vieux père illettré. Je lui ai donné tous les professeurs que je n'ai pas eus. Mais bientôt j'aurai mon propre professeur.

ANTONIO (*à tue-tête*) L'illustre Abtalion de Modène !

SHYLOCK Mon maître à penser.

ANTONIO Qui va arriver bientôt, comme il ne cesse de nous le dire.

SHYLOCK Sous peu.

ANTONIO (*toujours à tue-tête*) Sur le chemin de son pèlerinage, de Lisbonne jusqu'à la sainte Jérusalem, financé par son élève, ici même, Shylock Kolner, en échange de sa sagesse. (*Comme s'il appelait un chien.*) Ici, sagesse ! Ici, mon garçon !

SHYLOCK Reste ! Tu sais combien le Ghetto est sans cesse envahi par les visiteurs. Dans la matinée, Solomon Usque, l'écrivain, arrive en compagnie de la fille du banquier portugais Mendes ; dans l'après-midi nous irons à la synagogue écouter le sermon d'un très célèbre rabbin, venu de Florence prêcher l'importance des règles

talmudiques sur la propreté, en se référant à Aristote ! Reste ! Toute l'intelligentsia vénitienne sera là : elle vient toujours aux festivals écouter la musique. C'est que nous sortons de l'ordinaire. Nous les fascinons tous, qu'ils viennent d'Angleterre, d'où ils nous ont chassés, ou d'Espagne, où ils nous jettent au bûcher. Reste ! (*Un silence.*) Il dort. Il est bien obligé de rester. (*Il s'empare du bras d'Antonio maintenant à moitié endormi et l'accompagne en chancelant vers une chambre à coucher.*) Et si les gardes pensent à venir jeter un coup d'œil, ne t'inquiète pas, ils repartiront avec le sourire. Un grand, grand sourire.

Scène 4

La pièce principale, chez Shylock. Le lendemain matin. Ambiance de grande activité. Jessica, aidée de la sœur aînée de Shylock, Rivka, et d'une servante, surveille les allées et venues, en vue du repas de midi. Tubal, l'associé de Shylock, parcourt les livres de compte.

JESSICA Nous serons six à table à midi. Hier, c'était huit, le jour d'avant sept et demain, sans doute encore plus. Et lui, est-il debout ? Il n'est même pas réveillé. Il est onze heures, et il dort !

RIVKA Hier, c'était un jour exceptionnel pour lui, Jessica. Les livres sont sortis de leur cachette, rappelle-toi.

JESSICA Il a dépoussiéré ses livres poussiéreux. Que le ciel me vienne en aide, Tante Rivka, je vais à nouveau avoir ces livres sous les yeux. Depuis ma plus tendre enfance je ne me souviens de rien d'autre que de cette folie, cette maladie des livres. À quinze ans, j'ai remercié Dieu qu'il ait été obligé de les cacher.

RIVKA C'est péché de parler ainsi, ma nièce ! Ton père aurait honte de t'entendre parler de la sorte.

JESSICA Mon père est un snob intellectuel. Tout savant ou rabbin qui passe, ou tout éminent médecin, doit partager sa table. Certains hommes font des courbettes devant les têtes couronnées, lui c'est devant les diplômes. Bientôt, son maître à penser arrivera, et restera, restera encore et toujours, et –

RIVKA Lorsqu'Abtalion de Modène sera là –

JESSICA « Lorsqu'Abtalion de Modène sera là ! Attends qu'Abtalion de Modène soit là ! » Mon père l'annonce comme d'autres annoncent le Messie !

RIVKA Ce n'est pas digne de toi, Jessica ! On doit respecter le savoir.

JESSICA Oh, je respecte le savoir, mais il y a un monde en dehors des livres, n'est-ce pas ? Les paroles et les conseils des sages résonnent si fort à mes oreilles que c'est à peine si la musique, que j'adore par-dessus tout, parvient encore à avoir un sens dans ma tête.

TUBAL Ton père est un homme à part, Jessica. Les idées sont sa vie. « Qu'on me laisse aller de l'avant, s'écrie-t-il. Ne laissez pas l'obscurité m'envahir, c'est mon seul espoir. » Un homme qui ne craint pas qu'on change ses opinions ? C'est rare. Je souhaiterais avoir ce courage.

JESSICA Mais il en devient brutal, Oncle Tubal. La cruauté de mon père c'est qu'il rabaisse quiconque ne peut se souvenir d'un nom, d'une date, d'un événement, d'une discussion. « Les motifs ! L'ordre des choses. » Eh bien, je ne crois pas qu'il y ait un ordre des choses, seulement le chaos, la misère, et –

RIVKA C'est injuste !

JESSICA – et dans tout cela, on doit se battre pour obtenir un peu de calme et de bonheur.

RIVKA Injuste !

JESSICA Rien de trop ambitieux. Un peu de modeste douceur, à n'importe quel prix.

RIVKA À n'importe quel prix ?

JESSICA À n'importe quel prix, ou presque. Nous n'avons pas le choix. Il y a des fous furieux, en liberté dans le monde. Tous en train d'écrire des livres ! Des hommes qu'anime cet idéal, cette passion, pénétrés de dogmes sur la façon dont les autres hommes doivent vivre. Ils présument de notre morale, ils décident des limites de nos

plaisirs, de nos efforts, de nos capacités, de notre douleur. Décrétés par qui ? De quel droit ? Mon père ne cesse d'en parler et moi je suis opprimée et je n'en peux plus. (*Elle quitte la pièce.*)

RIVKA Elle exagère. Mon frère n'est pas un père tyrannique.

TUBAL Bien sûr que non. Lorsque leurs querelles sont terminées, Shylock en fait peu de cas. Mais je crains qu'il confonde chez elle frustration et pensée originale.

RIVKA Il voulait démontrer que les filles peuvent être aussi intelligentes que les fils.

TUBAL Une preuve de son entêtement, je l'ai toujours pensé. Mais voilà, on ne peut pas parler des enfants à leurs parents ; on les offense, là même où ils ont placé leurs espoirs les plus chers.

Un jeune homme, Roderigues da Cunha, entre en courant. Il porte des plans enroulés.

RODERIGUES Shylock ! Shylock ! Les plans de la nouvelle synagogue ! Pas de Shylock ?

RIVKA Il dort encore.

RODERIGUES Il dort toujours ? J'avais rendez-vous à onze heures.

TUBAL Moi aussi. « Les comptes, il s'égosille, les comptes ne sont pas en ordre. »

RODERIGUES « Les plans, il s'égosille, les plans ! Vous voulez que je contribue à la construction d'une nouvelle synagogue ? Faites-moi voir les plans d'abord. » Alors je passe toute la nuit debout, à tracer de nouveaux plans, et lui, il dort !

RIVKA Allez dans la cuisine, Roderigues. Jessica y est.

RODERIGUES Toute la nuit !

RIVKA Calmez-vous –

RODERIGUES Enfin, pas toute la nuit.

RIVKA – C'est le milieu de la matinée : prenez un verre. Mais n'allez

pas vous plaindre auprès d'elle, elle n'est pas commode. Mon frère sera bientôt là.

Roderigues se prépare à quitter la pièce, mais il y est ramené par une Jessica hors d'elle.

JESSICA Tu savais qu'ils arrivaient maintenant ?

RIVKA Qui, ma chérie, qui ?

JESSICA Solomon Usque et Rebecca da Mendes.

TUBAL Mais ils nous font honneur, Jessica.

JESSICA Honneur pour toi, travail pour moi ; et une invasion du Ghetto. Tout à coup Venise déborde de ces Anusim portugais.

RIVKA Ils fuient l'Inquisition, mon enfant !

JESSICA Ils seront bien accueillis, mais à moi on ne dit rien, rien du tout.

Entrent Solomon Usque et Rebecca da Mendes.

USQUE Solomon Usque, auteur dramatique de Lisbonne, connu sous le nom de Duarte de Pinel. Puis-je vous présenter la Signora Rebecca da Mendes, la fille de feu Francisco Mendes, banquier de Lisbonne. Que la paix soit avec vous, Signor Shylock !

TUBAL Soyez tous deux les bienvenus. Mais je ne suis pas Shylock. Tubal di Ponti, son ami et associé, très honoré.

REBECCA Il ne salue jamais la bonne personne –

USQUE – n'ouvre jamais la bonne porte –

REBECCA – ne boit jamais dans le bon verre !

USQUE Lorsque les artistes recherchent le raffinement, ils finissent par être ridicules. Je vous prie, quand Shylock sera-t-il avec nous ?

Shylock entre, accompagné d'Antonio.

SHYLOCK Je suis là ! Je suis là ! L'ami Shylock est là ! Signora Mendes, Signor Usque, j'ai honte, personne ne vous attendait à la

porte. Puis-je vous présenter ma fille Jessica, ma sœur Rivka, mon bon ami Antonio Querini, marchand de Venise, qui n'a pas sa tête à lui ce matin, et mon associé Tubal di Ponti ? Ah oui ! Et Roderigues – euh –

RODERIGUES – da Cunha.

SHYLOCK – da Cunha, architecte. On est en train de construire une nouvelle synagogue, destinée aux réfugiés espagnols et portugais. Vous, plus que tout autre, devez être mis au courant de ces plans. Votre père, Signora, quelle renommée ! Quelle renommée !

REBECCA Il y a tant de –

SHYLOCK Non, non ! Nous lui sommes tous redevables. Aucune comparaison possible. Sa bienveillance ! Quel homme d'État ! Tout ce que je peux faire pour vous ne sera rien en comparaison. Rien.

JESSICA Je dois m'occuper du déjeuner. Veuillez m'excuser.

RODERIGUES Je vous accompagne. Pardonnez-moi, vous tous, je meurs de soif.

SHYLOCK Soif ! Bon sang, où avais-je la tête ! Jessica, la citronnade !

JESSICA (*en quittant la pièce*) Elle est sur la table, père.

SHYLOCK À tout à l'heure, mon cher Roderigues, je vous rejoins tout à l'heure.

RODERIGUES (*en quittant la pièce*) De beaux plans ! De très beaux plans !

Ils s'en vont. Shylock remplit des verres, qu'il donne à Rivka pour qu'elle les distribue.

SHYLOCK Tout est beauté à ses yeux.

RIVKA En particulier ma nièce.

SHYLOCK Mais ce n'est pas réciproque ! Arrête de vouloir la marier ! C'est un gentil garçon, mais il n'est pas pour elle. (*À ses hôtes.*) Elle cherche toujours à la marier. Et toujours avec celui qu'il ne faut pas. (*À Rivka.*) Elle va bien finir par épouser quelqu'un qui

ne lui convient pas et sans ton aide, alors n'insiste pas ! (*À ses hôtes.*)
Eh bien, quelles nouvelles apportez-vous ?

USQUE Les nouvelles ne sont pas non plus très « belles ».

SHYLOCK Nous vous écoutons.

USQUE Les mauvaises nouvelles deviennent monotones, quels qu'en soient les détails.

REBECCA Nous avons besoin d'aide. Pouvons-nous en parler ?

SHYLOCK Nous vous écoutons.

USQUE L'année dernière, le tribunal de Coimbra, dont la juridiction s'étend jusqu'aux provinces septentrionales du Portugal, a organisé trente-cinq autodafés, à partir de plusieurs villes et villages, dans les seules provinces de Tras-os-Montes et de Beira.

REBECCA Les tribunaux de Lisbonne et d'Evora ont aussi condamné des Anusim de la province de Bragance.

TUBAL Cinquante personnes brûlées vives sur le bûcher.

REBECCA De vieilles femmes, de jeunes hommes, des parents, des amis.

USQUE Marian Fernandes, un cousin de Lisbonne.

REBECCA Maria Diez, ma vieille tante de Guarda.

USQUE Sebastian Rodrigo Pinto, un ami de Lamego.

REBECCA Diego Della Rogna, sa femme Isabelle Nones, leurs quatre filles et leurs deux fils.

TUBAL Toute une famille brûlée vive.

REBECCA L'un en face de l'autre. (*Un silence.*) Mais il y a des survivants. Nous devons nous occuper d'eux. Signor Shylock, nous sommes entre amis ?

SHYLOCK Inséparables, tous.

REBECCA On me dit que vous êtes un homme courageux –

SHYLOCK Je vous en prie ! Inconscient du danger, sans doute –

REBECCA Dans les mois prochains, un flot continu de la communauté portugaise va se diriger vers Ancone, avant de gagner Salonique. Bien que ce ne soit pas facile, Venise est le lieu le moins risqué où ils pourraient s'arrêter en chemin, pour se reposer. Nous aimerions que vous trouviez des endroits où ils pourraient rester, des familles qui les accueilleraient, de l'argent pour leur voyage.

RIVKA Qui d'autre, sinon mon frère ?

SHYLOCK Qui, en effet ! J'aurais été vexé si vous aviez contacté quelqu'un d'autre. Vous saviez vers qui vous tourner, n'est-ce pas ?

REBECCA On nous l'avait dit.

SHYLOCK Tu vois, Antonio, on parle. J'ai un nom dans ma communauté. D'abord personne, puis quelqu'un et maintenant un nom ! Eh bien, vous allez rester pour déjeuner, mangez avec nous, il le faut.

RIVKA Bien sûr, ils vont rester manger avec nous. Tu penses que je ne leur aurais pas demandé de rester manger ?

SHYLOCK Dites que vous allez rester, s'il vous plaît, s'il vous plaît, j'insiste.

RIVKA Nous insistons tous.

SHYLOCK Nous insistons tous. Vous me permettrez de vous montrer ma collection de manuscrits ? Venez.

USQUE C'est la Signora Mendes qui les collectionne, je ne fais que les écrire.

SHYLOCK Vous devez le persuader de me dédicacer un de ses livres.

USQUE Ah ! C'est à peine si on me joue, on m'imprime encore moins.

REBECCA Heureusement, il a d'autres talents.

USQUE Auto-proclamé chargé de mission auprès des réfugiés.

REBECCA Une occupation à plein temps qui lui donne beaucoup d'occasions de voyager – de Constantinople à Londres.

SHYLOCK À Londres ?

RIVKA Y a-t-il toujours des Juifs en Angleterre ?

REBECCA À peine quelques uns. Une existence clandestine. Mais nous nous déplaçons, pour les besoins du commerce.

SHYLOCK Alors, vous pourrez trouver un manuscrit rare – *La Fable du renard*.

REBECCA Que désirez-vous en particulier, Shylock ?

SHYLOCK Il y a une édition à la bibliothèque de la cathédrale d'Exeter, rédigée par l'auteur lui-même, où il se plaint de sa vie en Angleterre et de l'indifférence des Juifs aisés envers la vie intellectuelle et littéraire.

USQUE Cela pourrait expliquer le massacre de Lisbonne.

Shylock, Rebecca et Rivka se préparent à quitter la pièce.

REBECCA (*à Shylock, alors qu'ils s'en vont*) Je ne comprendrai jamais cette habitude que nous avons d'utiliser notre détresse pour alimenter notre humour.

USQUE (*qui lance un dernier regard avant de quitter la scène*) Qu'avons-nous d'autre, Signora, si nous voulons garder notre sens de l'humour ?

SHYLOCK Les plans de la synagogue ! Il faut absolument que nous regardions ensemble les plans de la nouvelle synagogue espagnole.

Il s'en va en compagnie de Rebecca et de Rivka.

USQUE C'est comme ça tous les jours ?

TUBAL Tous les jours ! Le frère et la sœur se disputent le droit d'hospitalité et la fille choisit la direction opposée. Cette maison n'est jamais paisible.

ANTONIO Lorsqu'il n'est pas en train de négocier des prêts, il

envoie des hommes dans le monde entier, lui acheter des livres, ou alors il fait découvrir les endroits touristiques du Ghetto à des visiteurs importants. Attendez que son professeur arrive, il n'aura de temps que pour les séances d'étude et les discussions.

TUBAL Mais vous découvrirez à la longue que c'est un homme fort mélancolique, n'est-ce pas, Signor Antonio ?

ANTONIO Dans mon entrepôt, il y a un jeune homme, Graziano Sanudo, chargé de l'importation des épices. Eh bien, lui est un homme heureux ; aucune mélancolie chez lui, mais je ne sais pas comment je supporte sa présence. Il n'a aucune opinion, il ne fait que se plier au gré du vent, il s'empresse d'être d'accord avec celui qui va parler. C'est un survivant - il n'en est pas fier, ce qui est honorable ; mais il se camoufle comme un caméléon pour éviter toute blessure, à en faire froid dans le dos. Il rit lorsque n'importe quel imbécile se soulage d'une pauvre plaisanterie, flatte ceux qui persécutent, est déferent envers la papauté et exprime bruyamment son bonheur, qui me déprime au plus haut point. Donnez-moi la mélancolie de Shylock, messieurs, et prenez le sourire de cet homme.

TUBAL Mais Jessica a raison. L'intelligence de Shylock est comme une maladie.

ANTONIO Oui ! On finit par en mourir.

USQUE Je vois que vous lui vouez une amitié éternelle, Signor Antonio.

ANTONIO Tout comme lui. À présent, messieurs, veuillez m'excuser. J'attendais ici la venue d'un jeune homme en quête de sagesse et je crains qu'il se soit égaré.

TUBAL Le message a été envoyé à vos bureaux, Antonio, ce matin même : « Venez immédiatement au Ghetto Nuovo entre la Synagogue allemande et l'Association des Juifs pauvres. Au rez-de-chaussée, n'hésitez pas à demander. »

ANTONIO Merci, mais je ne sais pas s'il est médiocre ou brillant. Dans le premier cas, je ferais mieux d'aller à sa recherche. Et puis, j'ai besoin de m'aérer.

Il quitte la pièce.

USQUE Votre communauté fructifie, je vois. Vous êtes à même de construire vos synagogues et vous bénéficiez de l'amitié des Gentils.

TUBAL Personnellement, je ne bénéficie de l'amitié d'aucun Gentil. Mais la misère est difficile à supporter par tous les temps. Nous survivons, d'un contrat à l'autre, sans savoir si au bout de cinq ans on le renouvellera et, s'il est renouvelé, si ce sera à nouveau pour cinq, dix ou trois années, mais –

USQUE – Les affaires sont les affaires –

TUBAL – Les affaires sont les affaires. Eux aussi le savent et nous, nous payons ! Une imposition annuelle de vingt mille ducats, à nouveau vingt mille pour la location de ces murs crasseux, encore quinze mille pour les affaires maritimes – Dieu sait pourquoi –, une centaine pour l'entretien des canaux qui empestent ! Pour couronner le tout, dix mille en temps de guerre, ce qui, comme notre chère République, dans son souci de rectitude, semble être sans arrêt en lutte avec l'un ou avec l'autre, fait aussi de cette somme un impôt régulier. Eh bien, parfois c'est à peine s'il reste de la petite monnaie dans le Ghetto. Des jours durant nous ne cessons d'emprunter les uns aux autres, jusqu'à ce que de nouveaux crédits arrivent. Quatorze mille âmes seulement, rappelez-vous. C'est tout ce que nous sommes, pris au piège, au fond d'un cirque oppressant, avec trois puits et une propension à prendre feu.

Shylock entre dans la pièce.

SHYLOCK (*il appelle*) Roderigues ! Venez ici ! Apportez les plans ici, on y voit mieux. (*Roderigues arrive en vacillant, chargé de plans enroulés.*) Pourquoi une entrée aussi simple ? Aucune grille en fer forgé ? Ce sont des Espagnols, venus d'un pays de grande culture ! Signor Usque, regardez donc ces plans de la synagogue espagnole.

Antonio et Bassanio entrent à ce moment-là, mais ils restent en retrait, attentifs, à l'écoute.

TUBAL (*continuant à parler à Usque*) Je ne parle même pas des réclamations inattendues lors d'un « désastre inattendu », ni des

« prêts » au Trésor, qui ne rapportent pas plus de quatre pour cent d'intérêt. Ai-je oublié le coût d'entretien de nos services communautaires et de nos rues ? Ah, oui, ça aussi !

RODERIGUES Vous avez oublié les pots de vin qu'exigent les petits fonctionnaires ?

TUBAL Certes, oui, ça aussi !

RODERIGUES Les versements à l'église locale ? À la police locale ?

SHYLOCK Oui, ça aussi. Mais oublions la politique. Pourquoi la façade est-elle si terne ? Le nouvel hôtel de la monnaie est-il terne ? Et la bibliothèque et le musée d'antiquités ? Et puis ces fenêtres ? Il n'y a aucune lumière.

RODERIGUES Donnez-moi les impôts de Venise et je vous donnerai de la lumière.

SHYLOCK Vous n'avez pas besoin d'argent pour faire preuve d'audace. Il vous faut de l'audace ! Emportez les plans et pensez-y. Plus d'audace ! Encore plus d'audace !

ANTONIO (*qui finit par se montrer*) Messieurs, permettez-moi de vous présenter mon filleul, Bassanio Visconti.

SHYLOCK Ah, Antonio. Tu l'as donc trouvé ! Soyez le bienvenu, jeune homme. Bienvenue. Vous allez rester manger avec nous, n'est-ce pas ? Est-ce que vous vous y connaissez en architecture ? Nous construisons une nouvelle synagogue, regardez. Nous n'avons pas un Palladio qui nous construise une San Giorgio Maggiore, mais avec nos modestes moyens...

ANTONIO Je ne crois pas que Bassanio puisse rester, mais nous voudrions nous entretenir et si –

SHYLOCK Mais bien sûr, l'ami Roderigues nous quitte.

RODERIGUES Pour être plus audacieux !

TUBAL Et je dois montrer les lieux touristiques au Signor Usque.

SHYLOCK La première rencontre entre un parrain et son filleul est

un moment d'intimité privilégié. (*À Tubal alors que lui-même et Roderigues se préparent à partir.*) Tubal, tu devrais vraiment regarder les plans de la nouvelle synagogue, avant qu'il ne les range. C'est ton argent aussi, tu sais.

TUBAL Je suis aveugle face à ces plans, Shylock. Je ne les comprends pas. Dépense donc mon argent tout seul.

Ils s'en vont.

BASSANIO Et ça, c'est un Juif ?

ANTONIO (*qui le réprimande*) Il est Juif.

BASSANIO Je suis sans voix.

ANTONIO Vous n'en avez jamais rencontré auparavant ?

BASSANIO On en a parlé, on les a décrits, évoqués devant moi, mais –

ANTONIO Shylock est mon meilleur ami.

BASSANIO Alors, monsieur, ce doit être un homme d'exception.

ANTONIO (*soupçonneux, il change le sujet de la conversation*) Votre père fait votre éloge et me prie de vous venir en aide, si je suis en mesure de le faire.

BASSANIO Messire Antonio –

ANTONIO Je ne suis pas un aristocrate. Je fais partie des patriciens – déchu et indifférent à leurs manœuvres politiques, mais néanmoins un patricien.

BASSANIO Aristocrate ou patricien, vous êtes mon parrain.

ANTONIO Je l'avais oublié.

BASSANIO Oh, cela se comprend bien ! Mes premières années étaient si pleines des discours de mon père sur vous, votre bonté et les moments heureux que vous aviez passés ensemble, mais – il n'a fait aucun effort pour que vous et moi fassions connaissance. C'était une source de désaccord entre nous.

ANTONIO Il y a eu donc eu des moments heureux ?

BASSANIO Il parlait rarement d'autre chose. Ce qu'il avait partagé avec vous, je le partageais. Ce qui vous était arrivé lorsque vous étiez ensemble, je le voyais. Si je faisais quelque chose de mal, il disait : votre parrain serait mécontent. En grandissant, quoique je fasse, quoique je pense, je me disais – que ferait Antonio maintenant, que déciderait le bon et sage Antonio ?

ANTONIO Ah ! La sagesse ! C'est ce que je craignais.

BASSANIO Vous en avez sûrement fait l'expérience vous-même, monsieur – dans votre esprit il y a toujours une personne, un critique acerbe dont le ton de la voix et certains mots choisis demeurent inscrits dans votre esprit, en permanence.

ANTONIO On l'appelle Dieu, Bassanio.

BASSANIO Je crois que vous vous moquez de moi. Suis-je arrivé au mauvais moment ? Peut-être que je n'aurais pas dû venir du tout. À dire vrai, je déteste être précédé par des lettres de recommandation. Que peut faire mon hôte, le pauvre, sinon se montrer courtois, obligeant ? Pardonnez-moi, monsieur. Vous ne savez rien de moi. Je vous quitte. Mais je trouverai des façons de me faire connaître de vous, de vous être utile et, dans les mois prochains, j'essaierai de gagner votre confiance. Au revoir, monsieur.

ANTONIO Non, non, ne partez pas, jeune homme. J'ai été impoli et discourtois. Pardonnez-moi. J'ai des angoisses de vieux garçon. La vieillesse, la solitude, trop de bruit, trop de requêtes ; nous craignons les opportunistes et les femmes. Pardonnez-moi. Asseyez-vous, parlez-moi de vous et dites ce que vous attendez de moi. Bien sûr, je me souviens de votre père. Nous nous rendions service, au cours des années de pauvreté. Parlez. J'aiderai son fils. Sans discuter. Le commerce ? Les ficelles du commerce ? Les contrats ? Être mon représentant ? Dites-moi ce que vous attendez.

BASSANIO À Belmont, monsieur, il y a une femme.

ANTONIO Ah ! L'amour !

BASSANIO La famille de son père remonte à l'époque où les Vénitiens étaient des pêcheurs, et –

ANTONIO Et préféreraient maintenant l'oublier !

BASSANIO – et, comme toutes les familles très anciennes, elle fit fortune. Mais la fortune des Contarini a prospéré grâce à – comment dire ? – non pas un acte de folie, mais – grâce au rejet de l'orthodoxie. Le père de cette jeune femme, qui se nomme Portia, était – eh bien, bizarre ! Un philosophe.

ANTONIO Très bizarre.

BASSANIO Il mit au point, semble-t-il, une étrange théorie, selon laquelle on pouvait découvrir la personnalité des hommes grâce à des mises à l'épreuve. Dans ce but, il avait conçu un immense tableau représentant les principaux aspects de la personnalité d'un homme : l'honneur, le bon sens, la loyauté, l'énergie, ainsi de suite. Il élaborait des expériences adaptées à chaque qualité et à son contraire. Toutes ses propriétés étaient dirigées par des hommes qu'il avait choisis, à partir de ces raisonnements philosophiques. Toutes, à une exception près, sont tombées en ruines.

ANTONIO C'est une histoire incroyablement triste.

BASSANIO Mais elle a un aspect positif. Sa fille –

ANTONIO Belle ?

BASSANIO Eh bien, pas vraiment belle mais – forte, vive. Fascinante. Des yeux intelligents, des traits mobiles – de l'allure. En fait, pour tout dire, volonté et force de caractère donnent à son visage un aspect masculin. Elle est féminine, dans la mesure où elle ne renie pas son sexe, mais aussi ambiguë, parce qu'elle ne l'exploite pas, n'en tire pas profit et n'en abuse pas.

ANTONIO Exactement la femme que j'aurais voulu rencontrer dans ma jeunesse !

BASSANIO Vous comprenez, alors, mon inquiétude.

ANTONIO Mais pas en quoi cela me concerne.

BASSANIO Il y a trois coffrets à Belmont : un d'or, un d'argent, un de plomb. Celui qui choisit le bon coffret obtient la main de la fille.

ANTONIO Ah ! L'épreuve décisive. Quel est mon rôle dans tout cela ?

BASSANIO J'ai eu une existence stupide et dépensière, Signor Antonio. Je ne possède rien, je ne peux mettre la main sur rien. J'avais espéré épouser une fortune, mais je suis tombé amoureux de simples ruines. J'ai l'intention de choisir le bon coffret, d'épouser cette femme extraordinaire et de rendre ses propriétés rentables. Mais je n'ai pas les moyens de m'habiller correctement, ni d'aller la rejoindre.

ANTONIO Ce qui coûtera ?

BASSANIO Pour me présenter sans lui faire affront ? Trois mille ducats.

ANTONIO Trois mille ducats !

BASSANIO On ne vous avait jamais rien demandé en tant que parrain auparavant.

ANTONIO Jamais.

BASSANIO On ne le fera plus jamais.

ANTONIO Bassanio, vous arrivez à un mauvais moment. J'ai des navires en mer, mais aucun argent liquide à ma disposition. De plus, j'ai l'intention de me retirer des affaires et toute ma richesse réside dans ces cargaisons. Le peu d'argent dont j'ai besoin tous les jours, je l'obtiens facilement à crédit, d'amis commerçants, mais les yeux du Rialto sont braqués sur moi et je ne connais personne susceptible de me prêter une telle somme, sauf –

BASSANIO Qui ?

ANTONIO Shylock.

BASSANIO Le Juif ?

ANTONIO (*en réponse à son mépris*) Shylock.

BASSANIO Mais le taux d'intérêt, les conditions ?

ANTONIO Qu'importent les conditions. C'est plus que j'ai jamais emprunté de toute ma vie, mais au nom des jeunes et heureuses années passées avec votre père, j'accepte !

BASSANIO Avec un Juif !

ANTONIO Je vous l'ai dit, jeune homme, ce Juif est mon meilleur ami.

BASSANIO Bien sûr. Pardonnez-moi, monsieur. Maintenant, je vous quitte. Puis-je faire quelque chose pour vous en ville ?

ANTONIO Oui, porter un message à mon assistant Graziano Sanudo. Dites-lui que je ne viendrai pas aujourd'hui, mais qu'il organise un dîner ce mercredi. J'invite mon ami Shylock, donc pas de porc. Joignez-vous à nous, Bassanio, j'ai une bonne cave.

BASSANIO Avec le plus grand plaisir, c'est un honneur. Puis-je amener avec moi un vieil ami, que j'ai revu récemment, une sorte de philosophe.

ANTONIO « Une sorte ? »

BASSANIO Qui écrit de la poésie, à l'occasion.

ANTONIO « Une sorte de philosophe » qui « écrit de la poésie à l'occasion » ? Très bien ! Cela pourrait plaire au vieux Shylock. Comment s'appelle-t-il ?

BASSANIO Lorenzo Pisani.

ANTONIO Ah ! Les fabricants de soie.

BASSANIO Vous les connaissez ?

ANTONIO L'étoffe, pas la famille !

BASSANIO Vous ne regretterez pas de m'avoir fait confiance, Signor.

ANTONIO Dieu veuille que non, Bassanio. (*Bassanio, en partant, rencontre Shylock qui sort. Shylock s'incline mais Bassanio fait semblant de ne pas le voir.*) Dieu veuille que non.

SHYLOCK Comment cela s'est-il passé ?

ANTONIO Je ne sais pas. Il n'avait jamais rencontré de Juif auparavant. (*Shylock est pris d'une crise de fou rire.*) Qu'y-a-t-il de si amusant ?

SHYLOCK Ce n'est pas un péché. Il y a cent millions de gens en Chine qui n'ont jamais rencontré de Juifs auparavant !

ANTONIO Mais il m'inquiète pour d'autres raisons. Il paraît trop calculateur. Tu le verras mercredi et tu pourras te faire ta propre opinion. Je l'ai invité à dîner. Avec un de ses amis, Lorenzo Pisani.

SHYLOCK Pisani ?

ANTONIO Tu le connais ?

SHYLOCK Je le connais. Il a écrit un poème, trop long : « Ruine du cœur de la nation ». Obscur, imprégné de philosophie. Jessica me l'a fait lire. Elle avait l'air très impressionnée, car il suggère le retour à la simplicité...

ANTONIO Mais oui ! Mon assistant, Graziano, me l'a montré aussi. Il semble enflammer la jeune génération, pleine de dégoût envers la grande misère du monde et les péchés des hommes. On y trouve la notion de catastrophe, que le poète semble apprécier au lieu d'en avertir le lecteur.

SHYLOCK C'est exact ! Ah, les enfants ! Les enfants ! (*Il se souvient, il appelle.*) Les enfants ! Les enfants ! À table. (*À Antonio.*) Tu dois mourir de faim ! Les Portugais doivent mourir d'ennui sur mes livres depuis le temps. Et puis il faut que nous ayons fini de manger à temps pour la séance de pose. (*Il appelle à nouveau.*) Jessica ! (*À Antonio.*) Je fais exécuter notre portrait. C'est un jour idéal pour poser. Un grand peintre, un vieil homme aujourd'hui, mais exquis, Moïse da Castelazzo. Très célèbre !

ANTONIO Shylock ?

SHYLOCK Mon ami !

ANTONIO J'ai un grand service à te demander.

SHYLOCK Enfin ! Un service ! Entre Shylock et Antonio !

ANTONIO Emprunter trois mille ducats.

SHYLOCK Pas quatre ? Cinq ? Dix ?

ANTONIO Je ne plaisante pas, Shylock.

SHYLOCK Pourquoi penses-tu que je plaisante ?

ANTONIO Pour trois mois ?

SHYLOCK Ta ville ne cesse d'emprunter, encore et toujours, alors pourquoi pas trois mois pour toi ?

ANTONIO Tu connais ma situation ?

SHYLOCK Je connais ta situation. Toute ta fortune en une expédition en mer, de la folie. Bref.

ANTONIO Tu es un homme bon, vieil homme.

SHYLOCK Vieux – toujours ! Bon – pas toujours. Je suis un ami.

ANTONIO Quelle caution veux-tu attacher à ce contrat ?

SHYLOCK Quoi ?

ANTONIO Le contrat, Shylock. Nous devons rédiger un contrat.

SHYLOCK Un contrat ? Entre amis ? Tu dis n'importe quoi, Antonio !

ANTONIO La loi l'exige : aucune transaction ne saurait être autorisée avec des Juifs, si elle n'est pas garantie par un contrat légal.

SHYLOCK Mais cette loi concernait des ennemis, pas des amis.

ANTONIO Shylock ! La loi dit en termes précis : « Il est interdit d'engager des transactions avec un Juif sans un contrat signé et scellé ; ce contrat doit indiquer les sommes empruntées, préciser la caution, nommer le jour et l'heure de paiement, en – (*Ensemble*) en présence de trois Vénitiens, deux patriciens et un citoyen, avant d'être enregistré ».

ANTONIO Sois raisonnable ! Les marchés français ont disparu ; les

Anglais construisent des navires plus solides et plus rapides ; il y a des fous qui se risquent à parler de mesures protectionnistes. Nous sommes un empire inquiet, dont la loi ne souffre aucun écart. Aucun homme ne peut la contourner.

SHYLOCK Raisonnable ! Raisonnable ! J'obéis à mon cœur, à mes propres lois. Qu'est-ce qui pourrait être plus raisonnable ? Le Deutéronome dit : « Tu ne prêteras pas à ton frère avec intérêt ». Interprétons cette loi en hommes libres, ni chrétien, ni juif. Je t'aime, donc tu es mon frère. Puisque tu es mon frère, mes lois disent que je n'ai pas le droit de te prêter avec intérêt. Prends les ducats.

ANTONIO Mais la loi à Venise est sacro-sainte, mon cher Shylock, mon très cher frère.

SHYLOCK Mes transactions avec toi sont sacro-saintes.

ANTONIO La bonne réputation de la cité dépend de l'obéissance à ses lois.

SHYLOCK Et je dépends de la bonne réputation qu'a mon honnêteté.

ANTONIO Je te confierais ma vie, mais tu ne dois pas contourner la loi de Venise.

SHYLOCK (*en colère contre la loi*) Tu peux avoir trois mille ducats, mais il n'y aura aucun contrat, aucune caution, aucune limite de temps.

ANTONIO Je comprends. Cela me rapproche de toi plus que jamais. Mais plus je sens que notre amitié est profonde, plus je me sens contraint d'insister, pour te protéger. Tu es Juif, Shylock. Non seulement ta race est une minorité, mais on la méprise. Ton existence ici à Venise, tes plaisirs, la liberté même que tu as d'être sarcastique ou amer, c'est un privilège qui doit être renégocié tous les cinq, sept ou dix ans. Ce n'est pas un droit. Vos vies dépendent d'un contrat. Tu veux que les conseillers de la cité respectent leur part du contrat, n'est-ce pas ? Alors, toi plus que tout autre, tu dois respecter leurs lois, sous forme de contrat. La loi, Shylock, la loi ! Pour toi et pour ton peuple, le contrat légal doit être respecté.

SHYLOCK Oh, tu me fais tomber de haut. J'ai les pieds sur terre maintenant. (*Un silence, sans perdre sa bonne humeur.*) Nous allons leur jouer un tour.

ANTONIO Tu n'es toujours pas convaincu ?

SHYLOCK Si, si, je suis convaincu, entièrement convaincu. Nous allons rédiger un contrat.

ANTONIO Bien !

SHYLOCK Un contrat absurde.

ANTONIO Un contrat absurde ?

SHYLOCK Un contrat absurde, charmant, affectueux. Pour se moquer de la loi.

ANTONIO Pour se moquer ?

SHYLOCK Des lois barbares ! Des contrats barbares ! Trois mille ducats contre une livre de ta chair.

ANTONIO Ma chair ?

SHYLOCK On dirait un enfant débile tout à coup. (*Sur un ton de moquerie.*) « Un contrat absurde ? Ma chair ? » Oui. Si tu ne me rembourses pas à l'heure dite, j'aurai une livre de ta chair décrépète, Antonio, d'aussi près de cette partie de ton corps qui m'attire le plus – ton cœur. Ton cœur, ton cher coeur. Et je le prendrais aussi si je le pouvais, tant il me plaît.

Un silence alors que Shylock attend, afin de voir si Antonio accepte.

ANTONIO Lois barbares, contrats barbares ?

SHYLOCK Folie pour les fous.

ANTONIO Idioties à l'intention des idiots.

SHYLOCK Mépris en réponse à leur mépris.

ANTONIO Ils se moquent de notre amitié –

SHYLOCK – Nous nous moquons de leurs lois.

ANTONIO (*en se pinçant*) Est-ce que j'ai une livre de chair ? Je n'ai même pas une livre de chair.

SHYLOCK (*en le pinçant*) Là, là et là : une, deux, trois livres de chair !

Il le chatouille ; Antonio réplique. Comme des enfants, ils se chatouillent et pouffent de rire, sur quoi Jessica et Rivka entrent, les bras chargés de nourriture, ainsi que Roderigues. Tubal, Rebecca et Usque entrent, lancés dans une conversation animée. Ils vont partager un repas, les plaisirs et les bruits joyeux de l'hospitalité se font entendre.

Scène 5.

L'entrepôt d'Antonio. Des balles de toile de couleur, dont certaines viennent des usines de Pisani. Des sacs d'épices.

Graziano recouvre Bassanio de diverses étoffes, afin de voir laquelle lui va le mieux.

Il a l'habitude de se parler tout seul, en ignorant ce que disent les autres.

Lorenzo plonge la main dans un sac pour en retirer des épices, qu'il laisse couler entre ses doigts.

BASSANIO J'étais consterné. J'ai demandé : « Et ça, c'est un Juif ? »
Et mon parrain a corrigé : « Il est Juif ».

LORENZO Je n'aime pas cela. C'est le monde à l'envers.

BASSANIO C'était tous des Juifs, ses amis !

GRAZIANO Mais un prêt de trois mille ducats ? Je n'aime pas cela.

BASSANIO Si vous les aviez entendus parler de Venise, comme si la cité se souciait de leur voix ou attendait leur avis !

LORENZO L'argent est une chose morte, sans aucune semence, il n'est pas destiné à engendrer.

GRAZIANO Bien dit !

BASSANIO Qu'est-ce que je pouvais faire, Lorenzo ? Il a dit : « Le Juif est mon meilleur ami. »

GRAZIANO Ah, alors cela se comprend.

LORENZO Vraiment ?

GRAZIANO Et bien –

LORENZO Shylock ose jouer à Dieu avec une chose morte et Venise n'a qu'un langage épuisé à lui opposer. Bien sûr, l'usure le rend prospère. Une nation qui confond frilosité et tolérance est une nation sans principe.

GRAZIANO Une nation sens dessus dessous.

BASSANIO (*à Lorenzo*) Vous connaissez bien Shylock ?

LORENZO (*allant d'un sac à l'autre, les épices coulent entre ses doigts*) Je le connais.

GRAZIANO (*poursuivant sa conversation avec Bassanio, tout en le recouvrant d'étoffes*) Quel homme, selon vous, impose le respect ?

LORENZO Un homme enthousiaste, qui parle haut et fort.

GRAZIANO Les hommes ont peur de provoquer les haines ! Pas de chef ! Pas de Dieu !

LORENZO Il m'est arrivé d'être près de lui, quand il fait visiter le Ghetto.

GRAZIANO Même les prêtres n'accordent pas de temps à Dieu, et nos artistes peignent leurs Vierges Marie en putains.

LORENZO Il exagère l'intérêt de misérables sculptures en pierre, parce qu'il est soulagé qu'il y ait de la pierre dans le Ghetto plus que pour leur valeur véritable.

GRAZIANO Venise est sous le contrôle de la gériatrie, mes amis.

LORENZO Dans sa façon de décrire les choses il y a de l'hystérie. Son ton est pressant...

GRAZIANO C'est un problème brûlant.

LORENZO – il traduit de la frénésie –

GRAZIANO Je bous à chaque fois qu'il ressurgit.

LORENZO – une frénésie, une sophistication, un savoir orgueilleux.

GRAZIANO Le problème ressurgit, brûlant, et il me consume.

LORENZO C'est son péché : l'orgueil intellectuel. Sa fille ne peut le supporter.

BASSANIO Vous connaissez la fille de Shylock ?

GRAZIANO C'est une amie ?

LORENZO On ne dirait pas qu'ils sont du même sang. Il est orgueilleux, elle est modeste. Il s'imagine que le savoir est la réponse à tout, elle est ouverte au monde. Il a une voix que le mépris rend métallique, elle a une voix que la raison rend douce. Elle est sensible à la musique.

BASSANIO À la poésie aussi, peut-être ?

LORENZO À la poésie aussi, peut-être.

BASSANIO Elle a peut-être apprécié certains poèmes ?

LORENZO Peut-être aussi.

BASSANIO Dieu du ciel, Lorenzo, vous êtes amoureux ?

LORENZO Amoureux ? Qui peut parler d'amour ? Elle a admiré mon poème et les admirateurs de nos poèmes ont des qualités, sans aucun doute, nous le pensons. Y a-t-il là de l'amour ? Du respect, peut-être.

BASSANIO Quel jeune homme imprévisible ! Est-ce bien lui qui a écrit « Ruine du cœur de la nation » ?

LORENZO Vous avez raison ! Je suis de nature indécise. J'ai des envies passionnées, mais de quoi ? Je méprise le pouvoir mais tant de choses me répugnent que je veux obtenir le pouvoir afin de les éliminer. Et où le pouvoir réside-t-il ? Dans le commerce ou le principe moral ? L'esprit du négoce est en moi comme chez tout Vénitien ; mais il existe un tel délire d'avarice et d'ambition illimitée que j'ai l'impression que la fin du monde est proche, un monde que

je souhaite abandonner un jour et contribuer à sauver le lendemain.

BASSANIO Attention, jeune homme, attention ! Contribuer à sauver ce pauvre monde ? Vous prêchez comme Savonarole ? Le piège, c'est que ceux qui prêchent se grisent tellement de leurs paroles qu'ils en arrivent à se croire les maîtres du monde, abusent de leurs pouvoirs et fatiguent les hommes à force de leçons de morale. Attention, jeune homme, attention !

GRAZIANO Attention ? Certainement pas ! Lorenzo a raison. Nous vivons une horrible époque ! À quoi peuvent s'occuper ici de jeunes hommes de qualité ?

BASSANIO Vous dites n'importe quoi ! Partout où je vais j'entends parler de jeunes patriciens, à qui l'on enseigne le commerce, la diplomatie, la politique.

LORENZO Mais ces jeunes patriciens participent-ils à l'élection du Doge s'ils ont moins de trente ans ? Deviennent-ils sénateurs avant quarante ans ? Le pouvoir n'est pas dans les principes, mais aux mains de quelques familles.

BASSANIO Qui font des affaires avec le monde entier ! Allons donc, que dites-vous là ? Venise est une cité libre. Ses portes sont ouvertes, grandes ouvertes !

LORENZO Ses cuisses sont ouvertes, grandes ouvertes ! Venise – bordel de la Méditerranée. Tout cela pour que nous puissions fanfaronner à propos de nos lois et d'une liberté qui tolère la corruption.

BASSANIO Arrêtez, Lorenzo. Vous allez trop loin. Tolérer les Juifs peut nous paraître difficile à accepter, mais le commerce... je crois parfois que ce sont nos hommes d'affaires qui ont préservé l'équilibre de notre monde dément et nous ont protégés des politiciens véreux. Après tout, Venise a bâti sa splendeur sur ses anciennes familles de commerçants.

GRAZIANO Et c'est là que se trouve le pouvoir, chez les très anciennes familles de commerçants. Je suis au courant, je suis issu de l'une d'elles.

BASSANIO D'une famille très ancienne ? Vous ?

GRAZIANO Ne soyez pas surpris, mes amis, toute l'aristocratie vénitienne ne brille pas par l'intelligence, vous savez. Moi-même moins que tout autre. Moi. Moi moins que tout autre. Ou est-ce « moi-même » ? Je suis ce qu'on appelle un échec scolaire, n'attendez rien de moi. Ma famille est riche, mais pas illustre. On espérait que je devienne homme d'État, que j'ajoute l'honneur à la fortune, mais je n'ai ni finesse ni mémoire. Ma famille a eu honte et elle a fait de moi un marchand. Secrétaire particulier et heureux !

BASSANIO Mais qu'est-ce qu'une « famille très ancienne » ?

GRAZIANO Une famille très ancienne, c'est nous : jalousement répertoriée dans les chroniques et les répertoires de la noblesse comme étant l'une des vingt-quatre familles. Jadis, ce sont elles d'où tout est venu. Ou plutôt il y en a douze – dont je suis issu – qui se réclament de la noblesse la plus haute, parce qu'elles remontent à avant 762 – ou est-ce 726 ? Lorsque le premier Doge fut élu, dont le nom était Orso, un militaire – ou était-ce Anafesto ? Parce que certains disent que le premier Doge fut élu en 679 – ou était-ce 697 ? Et que son nom était Anafesto – ou était-ce lui, Orso ? Quoi qu'il en soit, ma famille remonte bien au-delà. Les douze autres familles ne peuvent tirer gloire que de l'avoir élu. Mais toutes sont des familles très anciennes. C'est comme ça qu'on les appelle. Comme vous voyez.

BASSANIO Tous étaient pêcheurs ?

GRAZIANO Non ! Je veux dire, oui ! Je veux dire, en fait, nous ne nous disons pas descendants de pêcheurs. C'est simplement que nous sommes – anciens. Nous remontons loin. L'empire romain. Venise, deuxième Rome. Antique.

BASSANIO Alors, selon vous, être antique, c'est être noble ?

GRAZIANO C'est exactement ce que je veux dire.

BASSANIO Alors, une famille de paysans, si elle avait le souvenir et les preuves d'un passé ancien, serait noble elle aussi ?

GRAZIANO Ah, non !

BASSANIO Alors ce n'est pas exactement ce que vous voulez dire ?

GRAZIANO Pas exactement, c'est ce que je dis.

BASSANIO Il faut quelque chose de plus pour être une famille noble ?

GRAZIANO Le pouvoir !

BASSANIO Qui vient d'où ?

GRAZIANO Arrêtez de me taquiner, Bassanio. L'origine de la noblesse vénitienne est une question épineuse, ma famille ne cesse de se quereller à ce sujet.

LORENZO Mais en vain. La question demeure. Quel est l'avenir de Venise ? Sa puissance réside-t-elle dans le commerce ou dans le principe moral ?

BASSANIO Maintenant, vous parlez de puissance. Je croyais que nous parlions de pouvoir.

LORENZO Vous avez raison. Il nous faut choisir nos mots sous peine de confondre également les concepts qu'ils désignent.

BASSANIO La puissance est peut-être dans le principe moral, mais le pouvoir est dans le commerce. Regardez ce grain de poivre – c'est lui qui a le pouvoir d'envoyer les hommes sur les mers. Trois millions de livres de poivre ont transité par Venise cette année. Savez-vous quel poids d'or cela représente ? Les rois gardent pour eux le monopole du commerce des épices.

LORENZO Mais le principe religieux est immuable, pas le commerce. Si un marin portugais décide de passer par le Cap, c'est la mort du commerce des épices sur la Méditerranée !

BASSANIO Et qui s'en empare ? Les Portugais ! Une autre nation catholique ! Où se trouve alors le principe religieux ?

LORENZO Raison de plus pour défendre le principe ! Car il aurait alors le pouvoir de relier les intérêts commerciaux de nations qui,

autrement, se combattraient.

BASSANIO Précisément ! C'est ce que je dis ! Le commerce préserve l'équilibre du monde, pendant que les fous vocifèrent à propos de leurs principes. Messieurs, il est l'heure pour moi de partir. Je dois faire tailler mes costumes et aiguiser mon esprit pour me rendre à Belmont. Je convoite une femme qu'on dit spirituelle.

LORENZO Quel est son héritage ? Des ruines !

BASSANIO Qu'elle va reconstruire.

LORENZO Si les édiles le lui permettent.

BASSANIO Elle reconstruira malgré eux.

LORENZO Si leurs lois ne la paralysent pas.

BASSANIO J'ai confiance, elle réussira.

LORENZO Si elle a le sens de l'intrigue, des relations et le don de la flatterie.

BASSANIO Elle réussira, oui ! Elle reconstruira ! Comme sait le faire la jeunesse, en ignorant le mal qui ronge, en défiant le passé. Avec mon aide, bien sûr. Nous sommes jeunes ! Ne prends pas cet air grave, Lorenzo. Nous nous verrons au dîner chez Antonio et continuerons à discuter. Peut-être en apprendrons-nous plus sur vous, Graziano.

GRAZIANO Vous allez m'adorer, j'en suis sûr.

BASSANIO Et le vieux Shylock aussi. Que va-t-on encore découvrir à son sujet, je me le demande ?

LORENZO Peu de raisons de l'apprécier.

GRAZIANO Je sais ce qu'il veut dire, oui, je sais ce qu'il veut dire.

Scène 6

La pièce principale chez Shylock.

On installe des chaises et un chevalet, en vue d'une séance de portrait.

Shylock entre, en compagnie de Usque, suivi par une Rivka en pleine occupation et Roderigues, qui a l'intention de faire une esquisse de Jessica.

Le vieux portraitiste juif Moïse da Castellazo arrive.

SHYLOCK Ah ! Moïse, vous êtes là !

MOÏSE Non ! Je ne suis pas là !

SHYLOCK Signor Usque, auteur dramatique ; permettez-moi de vous présenter le célèbre peintre Moïse da Castellazo !

MOÏSE (*en faisant mine d'ignorer le cérémonial de présentation, il se dirige droit sur le chevalet*) Célèbre ! Célèbre ! Qui se soucie de la célébrité à quatre-vingts ans !

Shylock et Rivka s'installent.

RODERIGUES Où est donc Jessica ? Comment puis-je dessiner un modèle qui n'est pas là ?

MOÏSE (*en se moquant*) Où est donc Jessica ? Comment puis-je dessiner un modèle qui n'est pas là ? Regardez-le ! Si vous ne pouvez pas vous empêcher d'être amoureux, ne le montrez pas. Si vous ne pouvez pas vous empêcher de le montrer, ne dessinez pas. Voyons voir. (*Il s'empare du carnet de croquis.*) Vous ne savez pas dessiner ! Pourquoi dessiner si on ne sait pas le faire ? D'un seul coup, tout le monde s' imagine être artiste !

RODERIGUES Les très vieux comme lui, on devrait les éloigner des très jeunes comme moi. C'est évident.

SHYLOCK Arrêtez vos querelles. Moïse peut commencer sans Jessica et Signor Usque a promis de nous parler de sa nouvelle pièce.

MOÏSE Un artiste ! Encore un ! D'un seul coup ! Comme tout le monde !

USQUE Ce sera un débat.

SHYLOCK Entre qui ?

USQUE Entre des rabbins qui commentent –

SHYLOCK – les commentaires des commentaires des philosophes qui ont commenté la signification du sens –

USQUE Exactement ! Vous vous souvenez que Catherine d'Aragon était la veuve du frère d'Henri VIII, Arthur, et qu'Henri voulait faire annuler son mariage avec elle. Le Pape aurait sans doute accepté, mais Charles Quint, le neveu de Catherine, l'inquiétait. Tous deux – Henri et le Pape – avaient trouvé dans la Bible des arguments en faveur de leur position respective.

SHYLOCK Evidemment !

USQUE Le souhait d'Henri était conforté par le Lévitique, qui interdit d'épouser la veuve d'un frère défunt. Le refus de Rome s'appuyait, en revanche, sur le Deutéronome, qui permet un tel mariage lorsque l'union précédente est sans enfant.

SHYLOCK Des fils ! Des fils doivent naître afin de perpétuer le nom de l'homme ! Le pouvoir ! La descendance ! La luxure – et tous cherchent un recours dans la Bible.

USQUE Mais l'interprétation était complexe.

SHYLOCK Bien sûr !

USQUE Et à qui ont-ils demandé de l'aide ?

SHYLOCK Nous sommes tout ouïe.

MOÏSE À ces vieux ergoteurs de Juifs vénitiens.

SHYLOCK Vous le saviez ?

MOÏSE C'était aux alentours de 1530. D'énormes querelles –

RIVKA De vieux fous de Venise, c'est plus probable.

MOÏSE – toutes très farfelues. Je me souviens qu'un homme avait fait le voyage d'Angleterre pour avoir l'opinion des rabbins italiens –

RIVKA Qui s'empressèrent de se diviser en camps opposés.

MOÏSE Comment s'appelait-il – euh ?

USQUE Richard Croke.

MOÏSE Croke. Oui. Pourquoi est-ce que je perds la mémoire des noms ?

RIVKA Ils ne connaissaient ni le roi d'Angleterre, ni le Pape, mais ils se bagarraient pour défendre leur cause !

MOÏSE Je pouvais pourtant me rappeler le nom de chacun. L'âge !

RIVKA Vieux fous !

MOÏSE Maudit soit l'âge !

USQUE Mais, selon vous, qui avait raison, Shylock ? Rappelez-vous que ma pièce ne concerne pas les interprétations de l'Histoire, mais celles des Écritures.

Jessica entre et prend la pose de l'autre côté de Shylock.

SHYLOCK Tu es en retard.

JESSICA Père, c'est la dernière fois que je pose.

SHYLOCK Tu ne comprends pas que c'est une insulte d'être en retard à un rendez-vous ?

JESSICA Ce n'est pas moi qui ai retardé le Signor Castellazo.

SHYLOCK C'est ma maison et sous mon toit –

JESSICA (*sur un ton de défi*) Sous ton toit, oui...?

SHYLOCK Un rendez-vous est sacré.

JESSICA Tu exagères.

SHYLOCK Faire attendre quelqu'un, c'est lui montrer qu'on ne se soucie pas de lui.

JESSICA Ou bien qu'on se soucie davantage de ce qu'on vient d'abandonner. Ou que ce qu'on a abandonné présentait des difficultés inattendues. Ou que ce qu'on a abandonné c'était un homme à l'agonie, qu'on était indispensable, ou obligée, ou

contrainte – vraiment ! Père ! Tu es tellement attaché à de petits codes étriqués et répressifs !

SHYLOCK Un rendez-vous est un contrat. Entre deux personnes. Il dépend de chacune d'elles qu'il soit honoré. S'il est rompu – des vies peuvent en être affectées, des marchés peuvent s'effondrer, des cœurs se briser, des déceptions –

JESSICA L'ordre des choses ! L'ordre des choses ! Arrête de me faire des discours sur ton ordre des choses.

MOÏSE S'il vous plaît. J'ai un portrait à faire.

USQUE Vous n'avez pas répondu à ma question, Signor Shylock.

SHYLOCK Posez la question à ma fille. C'est elle la plus intelligente de nous deux.

USQUE Ma nouvelle pièce porte sur une querelle entre rabbins : certains interprètent le Deutéronome en faveur de la Papauté, d'autres le Lévitique au profit d'Henri VIII. Les arguments étaient les suivants –

JESSICA Avec votre permission, Signor Usque, je n'ai nul besoin que l'on décrive les positions de chacun. L'idée est répugnante. Fouiller dans tous les recoins des pages de la Bible, pour une querelle aussi obscène – les rabbins auraient dû avoir honte. Le sujet ne m'intéresse pas.

USQUE Moi non plus, mais la nature de l'interprétation m'intéresse.

SHYLOCK (*sur un ton fier*) Pardonnez-lui. Elle a eu de bons professeurs qui ont exercé son esprit, mais pas de mère qui lui ait appris les manières.

RODERIGUES (*qui dessine avec fougue*) Mais laissez-la en colère, elle est belle quand elle est en colère. Très belle !

MOÏSE Imbécile !

RIVKA Je croyais que les femmes aujourd'hui n'étaient belles que lorsqu'elles étaient amoureuses, Roderigues.

JESSICA (*sa voix couvre la sienne*) C'est la dernière fois que je pose, père.

SHYLOCK Tu me l'as déjà dit.

JESSICA Comme tu m'as dit mille fois que c'est là ta maison et ton toit.

SHYLOCK Où tu n'es privée de rien.

JESSICA Sauf du plaisir de me sentir aussi chez moi et sous mon toit. Vous voulez un débat dans votre pièce, Signor Usque ? Alors, débattiez de cette question : à qui une maison appartient-elle ? Au père seul ? Pas même à la mère ? Si elle n'est ni aux enfants, ni à la mère, alors comment faut-il décrire leurs rapports ? Occupants temporaires ? Visiteurs à long terme ? À quel moment prend-on en considération le droit de l'enfant à se déplacer et à manifester sa personnalité ? Une fille n'a-t-elle droit à son intégrité que lorsqu'elle quitte la suprématie de son père pour celle de son mari ? Qu'est-ce que le Lévitique et le Deutéronome ont à dire là-dessus ? Regardez à quel point mon père se gonfle d'orgueil devant l'intellect de sa fille. Il m'a donné des professeurs qui nourrissent et entretiennent mon esprit, mais il continue à m'infliger son autorité.

SHYLOCK Si elle parle d'autorité et du droit de l'enfant, cela veut dire qu'elle a l'intention de partir bientôt, encore une fois. Je ressens ses émois, bien avant qu'elle n'explose.

JESSICA Il parle comme si le monde l'avait élu.

SHYLOCK Elle parle comme si le salaire des professeurs était dépensé à bon escient !

JESSICA Dites-lui que sa fille doit être prise au sérieux.

SHYLOCK Dites-lui qu'elle ne devrait pas négliger ses études musicales.

JESSICA Dites-lui que les études peuvent devenir oppressantes.

SHYLOCK La danse, le chant, les instruments que j'ai achetés pour elle – dites-lui.

JESSICA Dites-lui que tout le monde ne veut pas jouer de la musique, que certains sont heureux de l'écouter.

SHYLOCK Dites-lui –

JESSICA Dites-lui, dites-lui ! Ne lui dites plus rien –

Elle sort en trombe. Shylock est scandalisé.

RIVKA (*ironique*) Shylock, non, tu es mesquin ! Couper court aux louanges de ta fille, c'est mesquin ! Ta propre fille !

SHYLOCK Le Talmud dit : ne fais l'éloge d'un homme qu'à dix pour cent de sa valeur.

USQUE Pardonnez-moi, Signor Shylock, je ne crois pas que vous compreniez bien la situation. Vous allez la pousser vers un mariage hâtif.

RIVKA Il ne veut surtout pas qu'elle se marie.

Usque se tourne vers Shylock dans l'attente d'une réponse.

SHYLOCK Le Pape recommande les vœux de chasteté, mais Dieu n'a jamais ordonné que le mariage. Qui dois-je écouter ?

Mais il pense à d'autres choses.

Scène 7

La maison d'Antonio.

Sont présents Bassanio, Lorenzo et Graziano. Ils viennent de manger.

Shylock était en leur compagnie, mais il a quitté la pièce, fatigué, accompagné d'Antonio.

Moment de satisfaction d'hommes qui ont bien mangé, bien bu et bien parlé.

GRAZIANO Eh bien, le pauvre Juif est très malade, c'est sûr. Il est parti depuis un quart d'heure.

BASSANIO Je crois que tu lui as donné trop de vin.

LORENZO La nourriture était peut-être trop riche pour lui.

BASSANIO L'homme paraissait anxieux. Soucieux. Triste.

GRAZIANO Il a bu vraiment vite. Dans une grande nervosité. Il est arrivé et il a vidé deux verres de vin aussitôt.

LORENZO Cela n'a rien à voir. Il mange, boit et parle en même temps. Cet homme est dénué de grâce.

BASSANIO Je le trouve très intéressant. Vous, vous croisez de nombreux Juifs à Venise – au moins dix mille, je dirais –

GRAZIANO Mille quatre cent.

BASSANIO Vraiment ? Aussi peu ? Eh bien, on dirait qu'il y en a plus. Mais là où j'habitais, tout près de Milan, nous n'en croisions aucun. Tout le monde en parlait, mais je n'ai jamais eu l'occasion d'en rencontrer un seul. Donc, à mes yeux – il est intéressant.

Shylock et Antonio entrent.

SHYLOCK Oh, j'aime Venise.

GRAZIANO Une noble cité, Signor Shylock, vous avez raison.

LORENZO Vous êtes né ici, bien sûr.

SHYLOCK Oui, je suis né ici, bien sûr.

LORENZO Je pose la question parce que tant d'entre vous viennent d'ici, de là et d'ailleurs.

SHYLOCK Je sais pourquoi vous posez la question.

LORENZO Il doit être très difficile à votre tribu de créer une richesse artistique ou intellectuelle, à l'instar des nations civilisées qui sont enracinées dans un territoire.

SHYLOCK Très.

LORENZO Ne pensez-vous pas que –

Shylock, excédé et méprisant vis-à-vis de Lorenzo, se détourne pour parler à son ami Antonio. Il est encore un peu éméché.

SHYLOCK J'aime Venise, Antonio, parce que c'est une cité pleine

d'hommes occupés à vivre, à se mouvoir. Cette liberté est leur droit, pas un privilège.

ANTONIO Ta gratitude, Shylock, donne de Venise une vision déformée : tu oublies ton chapeau jaune.

SHYLOCK Si j'étais un satané médecin, je n'aurais pas à porter ce satané chapeau jaune partout où je me promène. Médecin ! Voilà un corps de métier auquel j'aimerais appartenir, au lieu de cette lignée misérable qui est la mienne. Des ratés ! (*Un silence.*) Je descends de Juifs allemands, tu sais. Mes grands-parents étaient de sordides petites créatures venues de Cologne. Arrivés à Venise comme créanciers de troisième ordre, pour les pauvres. Mais mes parents – eux, se sont essayés à une nouvelle profession. Très courageux. La friperie ! Ma mère est devenue aveugle à force de raccommoder de vieux habits qui puaient et mon père gagna sa renommée à force de frapper, nettoyer, refaire de vieux matelas. Pourvoyeurs de sommeil – ce n'est pas un métier déshonorant, ne croyez-vous pas, messieurs ? Des matelas, qui procurent un sommeil exquis.

LORENZO Et d'exquises pestilences.

SHYLOCK (*sur un ton persifleur*) Oui ! Je sais ! Je le sais mieux que vous ! (*À nouveau plus calme.*) Mais mon père n'était pas ambitieux. Il n'avait aucune confiance en lui. Pas comme les très gros prêteurs sur gages, ces hommes qui ont construit d'immenses magasins regorgeant de sculptures, de meubles, de tableaux. Pour leurs banquets, les Doges savaient qu'ils pouvaient louer des tapisseries éblouissantes dans le Ghetto. Sauf chez mon père. Des gilets pouilleux, c'est tout ce qu'il avait.

LORENZO C'est exact... La réputation du Ghetto repose sur ses miasmes.

ANTONIO Je n'admettrai pas que l'on soit discourtois dans ma maison.

LORENZO Il faut me pardonner, Signor Antonio. Mais je suis moi aussi votre hôte, et nous ne saurions faire comme si l'animosité n'existait pas entre vos hôtes. Vous me demandez de respecter votre

ami juif, mais quel respect a-t-il montré envers moi ? Le respect n'a aucune valeur s'il est unilatéral. De plus, la polémique est un droit sacré dans notre cité. À plusieurs reprises, ce soir, j'ai tenté d'engager une discussion théologique avec le Signor Shylock. Il s'est détourné. Si l'on apprécie la courtoisie, alors ce genre d'attitude n'est pas la façon la plus efficiente de la respecter.

SHYLOCK Efficiente ! Unilatéral ! Polémique ! Quel vocabulaire ! Je crains peut-être trop de polémiquer avec vous, ami Lorenzo. Votre esprit a été formé à l'université, le mien dans le Ghetto.

BASSANIO Ne soyez pas surpris si vous attirez l'hostilité en montrant un tel mépris.

LORENZO (*dans une ferveur évangélique*) « Ils n'ont fait preuve d'aucune humilité, jusqu'à ce jour, d'aucune crainte, ils n'ont pas suivi ma loi, ni mes décrets, que j'ai établis devant vous et devant vos pères. » Ainsi parlait Ézéchiél.

SHYLOCK Il s'agit de Jérémie. Juste ciel ! Vous voulez un débat théologique. Écoutez ! Nous sommes là pour toujours, messieurs, pour toujours. Apprenez à vivre avec nous. Le Juif est le parent du chrétien. C'est difficile, je sais. Les rapports entre parents et enfants sont toujours difficiles et c'est encore pire lorsque le meurtre existe au sein de la famille. Mais que pouvons-nous y faire ? C'est la famille ! Non seulement je voudrais vraiment être votre ami, mais je suis contraint d'être votre ami. Ne fronchez pas les sourcils, doux Signor chrétien. Pour toujours. Le vieux Shylock, Juif de Venise. Pour toujours !

Un long silence embarrassé.

GRAZIANO Oui. Bon. Une très noble cité. Vous avez absolument raison, Shylock. Nous parlions de la noblesse l'autre soir.

SHYLOCK Mais de quoi parle-t-il ?

GRAZIANO De la noblesse et du pouvoir. Quelle est la vraie nature de la noblesse et où réside le pouvoir ?

SHYLOCK Le pouvoir ? Parlions-nous du pouvoir ?

GRAZIANO Bassanio, ici présent, croit que le pouvoir réside dans notre prédisposition au commerce.

BASSANIO Lorenzo-le-silencieux, d'un autre côté, croit que le pouvoir réside dans la puissance que donne la supériorité morale. Seul le principe chrétien devrait inspirer notre république.

SHYLOCK Dieu du ciel ! Personne ne m'écoutait ?

BASSANIO Alors que Graziano, ici présent, croit que le pouvoir réside dans la famille qui se livre au commerce, dont le pouvoir, à son tour, procure la noblesse à cette famille.

GRAZIANO Exact ! Le cumul des signes de supériorité est ce qui procure la supériorité : Venise est comme une seconde Rome.

ANTONIO Venise, une seconde Rome ? C'est absurde. Nous sommes une entreprise commerciale, rien de plus.

BASSANIO Allons, Antonio, c'est du cynisme. Je suis d'accord en partie, mais ce n'est pas toute la vérité. Que dire des lois qui règnent à Venise ? De la fierté et de la ferveur chrétiennes de la cité ? Ce sont là les organes vitaux de l'Empire.

ANTONIO Les organes les plus vitaux de notre Empire, ce sont des entrepôts, des cales de navires, des barges, des chevaux de trait. Nous ne sommes même pas d'honnêtes chefs d'entreprise, nous sommes seulement des importateurs et des exportateurs. Nous sommes riches parce que le négoce d'autres personnes passe par nous, mais nous ne produisons rien nous-mêmes. Quant au sens de la justice à Venise, il consiste à préserver, au profit des patriciens, les meilleures occasions d'un développement du commerce international. Nos motivations sont opportunistes et notre puissance repose sur un accident géographique, alors cessons de dire des bêtises sur Venise, qui serait une seconde Rome.

SHYLOCK Non, non, Antonio, mon ami. Pardonne-moi, mais je dois te chercher querelle à toi aussi. Oh, c'est terrible. Tu prends ma défense et je te contredis. Mais il le faut. Vous vous trompez tous les deux en ce qui concerne Venise – et l'Italie tout entière. Que Venise soit comme Rome ou non, une entreprise commerciale ou non, est

hors de propos. Il se peut que ce que vous dites soit vrai, mais il est un ordre des choses de plus grande importance. Laissez-moi vous rappeler trois étapes distinctes, qui ont marqué l'histoire de cette terre extraordinaire qui est la nôtre, et voyons où réside le vrai pouvoir.

LORENZO Allons-nous donc écouter la leçon d'Histoire d'un Juif allemand sur nos propres terres ?

SHYLOCK Ne prenez pas offense, Lorenzo-le-silencieux. Souvenez-vous, la synagogue existait à Rome avant la papauté.

GRAZIANO (*incrédule*) Les rabbins avant le Pape ?

SHYLOCK Les guerres romaines. Les esclaves juifs. Les princes captifs d'Israël. Et puis, chut, écoutez ! C'est une histoire passionnante. Trois étapes ! Mais d'abord, qui a dit : « Religionem imperare non possumus –

ANTONIO – quia nemo cogitur –

SHYLOCK – ut credat invitus ? » Hum ! Que dites-vous de ma prononciation du latin, eh ?

GRAZIANO « Nous ne pouvons pas imposer une croyance, puisque nul ne peut être contraint de croire. »

SHYLOCK Excellent, Graziano, bravo !

GRAZIANO Obligé de l'apprendre par cœur à l'école.

SHYLOCK Mais qui l'a dit ?

Un silence.

ANTONIO Cassiodore !

SHYLOCK Ce dernier et merveilleux maillon entre la Rome impériale et l'Italie gothique.

ANTONIO Né en 479, mort en 575.

Shylock se met à raconter son histoire, dans une excitation et un sens du théâtre qui vont croissant ; il utilise tout ce qui se trouve autour de lui en guise

d'accessoires de théâtre, il déplace des meubles, de la nourriture et même des personnes à la façon de personnages sur son échiquier de l'histoire. Le rôle de « Cassiodore » est attribué à Antonio.

SHYLOCK Un homme bon et spirituel. Une conscience d'une souplesse discutable peut-être – toujours apte à se rendre indispensable aux différents gouverneurs du pays – mais bon, passons. Un homme d'État ! Un sage ! Et à quoi tient la renommée de cet homme ? Ses fonctions auprès des monarques ? Pas du tout ! Durant toute sa vie, il a réussi à préserver, au cœur du désastre des guerres civiles et des invasions étrangères, une immense collection de manuscrits grecs et romains, et – voilà l'étape numéro un.

À soixante ans, il se retire à Bruttium en emportant sa bibliothèque d'auteurs classiques, dont il s'assure qu'ils sont scrupuleusement recopiés par les moines. Quelle œuvre ! Quelle foi ! Mais pourquoi ? Pourquoi prendre cette peine ? Qu'est-ce qui incite un homme à vénérer l'œuvre d'autrui au point de la protéger, la copier, la préserver ? Un chrétien, de surcroît, soucieux de préserver des écrits de païens ! D'un monastère à l'autre, ils transcrivent, sans cesse, sans relâche, et ce pendant des siècles. Jusqu'à ce que le commerce du livre quitte sourdement les monastères pour les universités. Les professeurs ont remplacé les moines. La trame prend forme.

Étape numéro deux : la destruction de l'Empire romain ! L'Italie se divise en trois morceaux. Le nord va au Saint Empire romain germanique ; le centre est dominé par la papauté ; la Maison française d'Anjou s'empare du sud. Voyez comment les destins basculent et s'organisent à nouveau.

LORENZO Le plaisir que vous prenez à l'Histoire est superficiel, Signor Plaisantin. La trame de l'Histoire vous plaît, mais non son sens profond. Se prendre de passion pour les hasards de l'Histoire est méprisable. Vous voudriez nous faire croire qu'il n'y a eu ni cause ni effet. Je n'ai aucune indulgence envers ce genre de méthode.

SHYLOCK Ah ! Quel tempérament ! J'en arriverais peut-être à vous respecter, jeune homme, mais –

LORENZO N'essayez pas de jouer au plus fin avec moi, Signor.

SHYLOCK Mais – vous m’avez mal compris si vous croyez que j’étudie l’Histoire avec négligence. J’ai parfaitement conscience de la façon dont les causes entraînent leurs effets, mais cela dans le cadre de leur époque. Le fil que moi je tends relie, à des moments donnés, des hommes qui n’auraient jamais pu prévoir les actions des uns et des autres. Le vieux Cassiodore, pris par sa tâche il y a mille ans, prévoyait-il la forme que prendrait le développement de l’Italie, mille ans plus tard ? Laissez-moi poursuivre. C’est une histoire des plus passionnantes, croyez-moi.

Donc, l’Italie en trois morceaux. Mais le monde est-il immuable ? Impossible ! Voyez comment, au nord, le Saint Empire romain germanique se désintègre ; comment, au centre, les familles de Rome se querellent entre elles ; comment, au sud, la Maison française d’Anjou lutte contre la Maison espagnole d’Aragon. Rien n’est immuable ! À mesure que la poussière de la guerre et de la folie s’installe, messieurs, que voit-on apparaître ? Des cités ! Les magnifiques cités-États de Milan, Gênes, Florence, Venise ! Les Empires se sont disloqués et, soudain, chaque cité est libre de se gouverner. Que faire ? Comment est-ce que l’on gouverne ? L’industrie et le négoce s’accroissent. C’est inéluctable. On n’imagine pas être sans négoce au coeur du bassin méditerranéen ! Alors – les Italiens inventent les accords de partenariat, les sociétés holdings, l’assurance maritime, les transferts de crédit, la double comptabilité. Le progrès ! Mais écoutez ! Écoutez ce qui arriva aussi ; et n’oubliez pas le vieux Cassiodore, patiemment blotti, au tréfonds du VI^e siècle. Le développement du commerce impliquait des accords plus complexes, ce qui impliquait le développement du droit, ce qui compliquait la tâche du gouvernement, ce qui impliquait le besoin d’hommes plus éduqués, ce qui impliquait une toute nouvelle forme d’éducation, plus pratique, plus – ah ! Plus directement liée à l’expérience ! Et d’où, d’où, je vous le demande, pouvait venir cette nouvelle éducation fondée sur l’expérience, destinée à former ce nouveau droit, le nouveau gouvernement ? Dites-moi. (*Un silence.*)

Eh bien, des livres ! Quoi d’autre ? Et où se trouvaient les livres ? Le vieux Cassiodore ! Dans les monastères ! Il avait conservé les manuscrits antiques de Rome et de la Grèce. Alleluia ! Que soient loués les vieux sages ! Cela vous plaît ? Admettez-le, n’est-ce pas

passionnant de voir la trame prendre forme ? Abandonnez vos préjugés. Laissez-vous convaincre, car voici la troisième étape.

1450. Deux magnifiques naissances : un vieil Allemand rusé, de Mayence, nommé Gutenberg, donne naissance à une invention extraordinaire qui s'appelle l'imprimerie ; et voilà que naît un grand expert des classiques, dénommé Aldus Manutius. Ici ! Dans notre cité de Venise, à l'âge de quarante-cinq ans, il y a moins de cent ans, le grand Manutius installe sa divine imprimerie pour fabriquer les incroyables éditions Aldine. Soudain, tout le monde peut posséder un livre ! Et quels livres ! Les œuvres de Platon, Homère, Pindare et Aristophane, Xénophon, Sénèque, Plutarque et Sophocle, Aristote, Lysias, Euripide, Démosthène, Thucydide, Hérodote, toutes imprimées à partir de manuscrits archivés et conservés dans des monastères aussi éloignés que la Suède et Constantinople... et les Italiens rapportaient enfin chez eux. Surprenant ! Les connaissances, comme des sources souterraines, fraîches, toujours présentes, et un beau jour – elles jaillissent ! Les bulles pétillent ! Pour désaltérer les mourants, les survivants d'époques sombres et terribles. Quel bonheur ! Lorsque les généraux imaginent que leur vaine gloire est tout au monde, lorsque les démagogues sourient avec une douce bienveillance, tout en resserrant les boulons de leur pouvoir – les connaissances jaillissent ! La petite source pétille. Des bulles, des bulles, des bulles ! Une toute petite source oubliée, pleine de questions aveuglantes et de doutes délicieux. La parole ! Inattendue ! Écrite ! Imprimée ! Indestructible ! Boum ! Quel bonheur !

La cloche sonne. Il est l'heure de retourner au Ghetto. Antonio se lève pour donner son chapeau jaune à Shylock. Celui-ci regarde Antonio et hausse les épaules d'un air triste, comme si ce chapeau était une façon de dénoncer tout ce qu'il avait dit.

ANTONIO Quelle petite source oubliée va t'aider maintenant ?

Et pourtant... Shylock met le chapeau sur sa tête d'un air de défi, serre Antonio dans ses bras, s'incline vers les trois autres et s'éloigne, en riant sous cape et en murmurant...

SHYLOCK Des bulles qui pétillent, qui pétillent. Des bulles, des

bulles, des bulles. Des bulles, des bulles, des bulles...

ACTE II

Scène 1

Une pièce à Belmont. Le temps s'est écoulé. Un certain ordre est revenu. Portia et Bassanio discutent. Nérissa est plongée dans la lecture.

BASSANIO Faux, madame, c'est faux ! Il se peut que le commerce des épices et des marchandises traditionnelles apporte moins de bénéfices et soit plus sûr aujourd'hui, mais ce n'est pas dans la terre et l'agriculture que se construisent les fortunes. Les métaux précieux, oui, faites-en le commerce ! L'or ! Une banque ! La banque Contarini ! Cette idée ne vous attire-t-elle pas ? Et puis, où trouverez-vous le financement du matériel agricole ?

PORTIA J'ai vendu des propriétés et j'en vendrai peut-être d'autres, avec votre aide. Mais maintenant, cher ami, il vous faut choisir. Choisir avec sagesse. Aucun des autres ne l'a fait. Certains ont fait leur choix rapidement, d'autres par orgueil. D'autres encore sont restés à méditer si longtemps que la simple possibilité de choisir les a terrorisés. Aussi, prenez place et prenez votre temps. Je vais parler à Nérissa. Elle est en train de lire les lettres de Sénèque et je lui ai demandé de choisir celle qu'elle préfère. Je crois savoir laquelle.

Bassanio prend position près des coffrets. Nérissa s'approche de Portia.

NÉRISSE Celle-ci, madame, la lettre quarante-sept. *(Elle se met à lire.)* « Je suis heureux d'apprendre, de la part de ces gens qui vous ont rendu visite, que vous vivez avec vos esclaves sur un plan d'amitié. C'est, précisément, ce que l'on attend d'une personne civilisée et cultivée comme vous... »

Sa voix se fait plus faible à mesure que la musique envahit la scène. L'attention doit se diriger sur Bassanio.

BASSANIO Quel excentrique test amoureux. Qui a bien pu échafauder cette invention ? « Son choix te le fera connaître. » *(Sur un ton de mépris, peu à peu entraîné dans une conversation avec le père de Portia « là-haut ».)* Qu'est-ce que vous pourrez connaître de lui ? S'il choisit

l'or, ce sera un homme sans âme, une bourse à la place du cœur ? Mais un homme sans âme peut être astucieux, sûrement ? La cupidité n'interdit pas la perspicacité et un homme cupide est susceptible de percevoir l'infortune avec astuce, là où le conduisait son instinct. Imaginons une situation humaine encore plus ordinaire : l'homme qui aime l'or, mais est assailli par la culpabilité, en vient à se mépriser. Voilà un homme qui tiendrait à distance la chose qui brille. Non, je ne vois pas l'intérêt d'un piège aussi élémentaire. L'argent ? Qu'est-ce qu'on est censé en penser, rivé là, entre l'or et le plomb ? Oh, c'est là l'homme médiocre ! L'homme qui ne prend aucun risque dans la vie, qui n'a ni grandes ambitions ni réussites ! Ou bien l'argent met-il à l'épreuve l'homme pondéré, l'homme sobre ? Peut-être est-ce le diplomate que l'on recherche ici ? L'homme d'État ? Le juge ? Ils ne manquent pas de mérite, mais je ne suis vraiment aucun d'eux ! J'aimerais croire qu'il y a un peu de chacun d'eux en moi, mais – je n'excelle pas dans ces vertus. Tout de même, si l'on veut un tel homme pour cette femme extraordinaire et si cette femme extraordinaire est ce que je veux, alors, peut-être, l'homme d'État, le diplomate et le juge en moi feraient bien de s'épanouir. Hum ! C'est une mise à l'épreuve compliquée, après tout ! Allons, Bassanio, sers-toi de ton esprit. Tu n'as pas survécu jusque-là sans une bonne dose de ruse. Réfléchis ! Quel père, désireux que sa fille épouse un homme d'État, un diplomate ou un juge, imaginerait un tel système ? Je dirais un père très sage, si je ne connaissais pas la vérité. Il faudrait poser une question plus pertinente : Portia est-elle le genre de fille ayant le genre de père qui voudrait qu'elle épouse un homme d'État, un diplomate ou un juge ? (*Un silence.*) Je vais devenir fou !

Mauvais raisonnement ! Ces coffrets ne sauraient être la mise à l'épreuve d'une profession mais – celle d'un type d'homme, d'un tempérament. La question alors, c'est quelle sorte de tempérament le père d'une fille comme elle lui réserve-t-il ? Le père ! Observons le père. C'est lui la clé. Bien ! Ce n'est pas rien. Donc, le père est l'héritier d'une longue et illustre lignée. Des aristocrates. Mais le sang des maîtres du monde, appauvri, était devenu le sang d'un philosophe quand le père en a hérité. Et aujourd'hui, malgré leur immense potentiel, les propriétés sont en ruines. Des ruines qui ont

de l'allure – mais des ruines. Quel métal un ruineux philosophe ruiné choisirait-il ? (*Un long silence, un sourire, il a découvert le stratagème, mais fait d'abord semblant de se tromper, à dessein.*) Il n'y a qu'une réponse possible. Simple. Le désespoir est l'aboutissement de la philosophie. Il a regardé autour de lui, il a vu se succéder les batailles incessantes, la désolation, la destruction, la pourriture, et il en a conclu : rien de tout cela pour ma fille ! L'or ! La quête du gain, âpre, obstinée, sans pitié, la sécurité et le confort. L'or ! Avec l'or on achète la beauté, l'art, l'obéissance, le pouvoir de faire le bien. L'or ! Pour ma fille, nous prendrons au piège l'homme de l'or. Le soleil est doré, la moisson aussi – l'énergie, la nourriture. Voilà ce que je lègue à mon unique enfant, ces choses que, par dévotion à la philosophie, j'ai négligé de lui donner. L'or ! (*Un silence.*) Et puis il a changé d'avis ! Car qui peut bouleverser les habitudes insensées de toute une vie ? (*À Portia.*) Le plomb, madame, je choisis le plomb. Ma tête a bataillé et c'est là son choix.

PORTIA Votre tête, Bassanio ? Pas votre cœur ? Quoi qu'il en soit, vous avez choisi selon le vœu de mon père.

BASSANIO Pas le vôtre ?

PORTIA Moi ? Il faut me pardonner. Il est possible de ressentir l'amour au premier regard, je sais. Mais je ne suis pas faite ainsi. L'amour grandit en moi. Ma mère disait que l'amour se développe à mesure qu'on y pense, qu'il est fait de passions, de rires, de tous ces petits détails de la vie que l'on partage plutôt qu'on ne les imagine. Cela vous semble affecté ? Voudriez-vous que je me jette dans vos bras maintenant ? Que je vous dise, dans un enthousiasme de routine, que votre choix est souverain ? N'en concluez pas que je sois calculatrice, même si je souhaiterais l'être parfois. La vérité, c'est que je suis impulsive. Mes réactions sont immédiates. D'un coup d'œil, je peux deviner un homme, une situation. Mais ma mère disait : « Un peu d'humilité, tes impulsions peuvent te tromper ». Vous espérez de moi un amour tranquille et confiant, Bassanio ? Soyez patient. Nous allons vivre ensemble. Tout ce que je possède est à vous, vous le savez. Installez-vous ici. Répétez le rôle de mari. Nous travaillerons ensemble, nous aurons soin de nous découvrir. Il

se peut que nous soyons faits l'un pour l'autre, une part de moi-même le croit. Mais je veux que mon être tout entier le reconnaisse. Voyez, j'en tremble. Je crois qu'il faut me prendre dans vos bras, après tout. (*Ils tombent dans les bras l'un de l'autre.*) Maintenant, partez. J'ai des projets à organiser avant votre venue.

BASSANIO (*poliment*) Les mots me manquent.

PORTIA (*consciente de son ton, elle répond froidement*) Cela me touche. (*Bassanio part.*) Je devrais peut-être seulement être sa maîtresse. Cela ne lui donnerait aucune emprise sur moi. En tant qu'épouse, l'État m'enchaîne. Voilà de quoi exercer ton raisonnement, Nérissa.

NÉRISSA Vous hésitez ?

PORTIA Oh, oui, j'hésite.

NÉRISSA Pourrez-vous aimer quelqu'un que vous n'appréciez pas ?

PORTIA Quel ridicule messenger de la passion – un coffret. J'hésite, en effet. Qu'arriverait-il si je me laissais de lui ? Que Dieu nous préserve qu'une femme se lasse d'un homme. De ses vanités, de ses petits défauts qui toujours, toujours s'accroissent avec le temps. Il fait preuve d'un tel aveuglement face à son image, d'une si incroyable satisfaction devant les rares pensées sur lesquelles il s'attarde... sa façon assurée, péremptoire d'envisager ce que les doutes devraient corroder, ses ridicules plumes de couleurs qu'il confond avec sa virilité. Oh ! Sa virilité !

NÉRISSA Avez-vous remarqué la façon dont marchent les hommes ? Soucieux que l'on voie bien leur carrure, comme si leurs épaules portaient en équilibre des boulets de canons ?

PORTIA Leur arrogance ! Leur air suffisant ! Que pourrait être la femme, sinon l'une de ses côtes, un simple os de son corps ? Après tout, ma chère, les hommes ont gagné des batailles avec un os en moins.

NÉRISSA (*sur un ton lascif*) Et ils en ont perdu d'autres, même avec un os là.

Elles partent d'un éclat de rire.

PORTIA Que le ciel nous aide, mais il y a si peu de poètes parmi eux !

NÉRISSA Ce sont des êtres si maladroits. Ils sont terre à terre, ternes, pesants.

PORTIA Et c'est pire lorsqu'ils font la cour ! Alors, ah ! Alors – tu noteras cet affaissement des traits, qu'ils prennent pour de la tendresse ? Ce jeu lent de la prunelle pour exprimer une candeur mélancolique, qu'ils prennent pour une pamoison amoureuse ?

NÉRISSA Cette façon brusque de serrer la mâchoire et le poing, qui voudrait passer pour de la passion ?

PORTIA Quels artifices dérisoires et pitoyables ! Et nous devons faire semblant pour ces pauvres créatures de pacotille ! Oh ! J'ai tant d'émotions qui s'agitent en moi ! Tant d'intelligence inexploitée ! Tant de merveilleuses amours, tant de sagesse rare ! J'ai tant de forces que je pourrais fonder des cités, Nérissa, des cités dont aucun homme ait jamais rêvé !

Sonnerie de cloches alors que l'on passe à la –

Scène 2

La « loggetta » sous le campanile de Saint Marc, d'ordinaire lieu de rencontre des patriciens.

Tubal et Roderigues arrivent de côtés opposés. C'est la nuit.

TUBAL Rien ?

RODERIGUES Rien.

TUBAL Vous vous êtes renseigné de façon discrète ?

RODERIGUES Discrète et indiscrete. Je m'en soucie peu maintenant !

TUBAL Le Ghetto tout entier est parti à sa recherche, en prenant des risques. Quelle enfant imprudente !

RODERIGUES Je lui ai dit : « Je connais votre fille ». Je l'ai averti.

TUBAL Vous l'avez averti ? Je l'ai averti ! Qui ne l'a pas averti ?

RODERIGUES Je lui ai dit : « Elle est trop intelligente pour accepter la contrainte, trop âgée pour que l'on plaisante avec elle, trop entière pour laisser prévoir ses réactions ».

TUBAL Quelle enfant imprudente !

RODERIGUES Mais il ne veut rien comprendre. « Si je l'avais battue, si j'avais été ivrogne, si j'avais dépensé mon argent au jeu, comme tous ces vieillards qui jouent aux cartes et aux dés, toute la journée, entre les services à la synagogue... mais nous nous aimions ! » Comme si l'amour était d'aucun secours !

TUBAL Et cela ne va pas être sa seule infortune. Il y a d'autres calamités dans l'air. L'air de la mer. Votre brillant mécène a signé un contrat avec son meilleur ami, Antonio. Ce devait être une plaisanterie, pour se moquer des lois de Venise : un prêt de trois mille ducats contre une livre de chair, si dans les trois mois le prêt n'est pas remboursé. Et maintenant –

RODERIGUES Une livre de chair ?

TUBAL Et maintenant, ses navires sont en danger.

RODERIGUES Une livre de chair ?

TUBAL Une livre de chair, ses navires en danger, le Ghetto sans un sou et le délai est révolu après-demain soir, à six heures.

RODERIGUES Une livre de chair humaine, vraiment ?

TUBAL Oui, oui, oui et oui !

RODERIGUES Mais les navires n'ont pas sombré, c'est sûr.

TUBAL Non, seulement capturés ! Par des pirates. La nouvelle a fait le tour de la place publique.

RODERIGUES Mais le contrat est une plaisanterie.

TUBAL On ne plaisante plus en ce monde, Roderigues. Dans le

prochain, peut-être – Ah ! Cela me déplaît tant de continuer à prêter et à négocier ici.

Graziano entre.

GRAZIANO Ah, Signor Tubal, si quelqu'un sait où se trouve Antonio, ce ne peut être que vous.

RODERIGUES Voici Monsieur l'Écervelé, mais je ne suis pas d'humeur.

TUBAL Quelles nouvelles des navires d'Antonio ?

GRAZIANO Mauvaises, mauvaises, mauvaises, oh, très mauvaises.

TUBAL Mauvaises, nous le savons. Il nous faut des faits.

GRAZIANO (*avec insolence*) Les faits sont que les nouvelles sont mauvaises.

TUBAL (*sur un ton courroucé*) Pas de manières ni de faux-semblants. Donnez-nous les nouvelles.

GRAZIANO (*sur un ton grave*) Graves. Les nouvelles sont graves. Vu l'importance de la cargaison, les affaires maritimes ont donné l'ordre que des navires de combat se portent à leur secours.

TUBAL Bon, voilà un renseignement qu'on peut lui apporter. Venez, Roderigues.

GRAZIANO Mais les vents jouent contre nous, on craint un orage, les navires de combat sont cloués sur place.

TUBAL Oh, Abraham ! Oh, Abraham ! Quelque Dieu est en colère. Je suis trop vieux pour tout cela, vraiment trop vieux, beaucoup trop vieux...

Tubal et Roderigues s'en vont.

GRAZIANO (*sur un ton de moquerie, alors qu'il s'en va lui aussi*) Oh, Abraham ! Oh, Abraham ! Je suis trop vieux pour tout cela, vraiment trop vieux, beaucoup trop vieux...

Lorenzo et Jessica qui se cherchaient, se retrouvent enfin, s'étreignent, soulagés.

Elle est nerveuse.

LORENZO Vous tremblez.

JESSICA J'ai peur et j'ai honte, c'est pour cela que je tremble.

LORENZO Oh, ces yeux. Ces yeux si tristes !

JESSICA Oubliez mes yeux, Lorenzo, et dites-moi ce qui va arriver maintenant.

LORENZO D'abord, calmez-vous, ne serait-ce que pour éviter d'attirer l'attention.

JESSICA Je me suis tant dépensée, voyez-vous. Cela me coûte tellement.

LORENZO Je sais bien.

JESSICA La décision de tout quitter. Vous ne pouvez pas vous imaginer. Me retrouver coupée de tout !

LORENZO Je sais.

JESSICA Je suis à bout de forces. Bientôt j'irai mieux, mais ma conscience est engourdie et vous devrez vous occuper de tout, pendant quelques heures.

LORENZO Faites-moi confiance.

JESSICA Embrassez-moi. (*Il hésite.*) Tous ces rendez-vous ces derniers mois et vous ne m'avez pas embrassée. (*Il hésite toujours.*) N'avez-vous jamais embrassé de femme ?

LORENZO Une main, une joue.

JESSICA Aucune bouche ?

LORENZO Aucune bouche.

JESSICA Alors ma bouche sera la première pour vous.

LORENZO Et la mienne ?

JESSICA Elle sera la première pour moi. (*Ils s'embrassent.*) Oh, je connais ce baiser depuis toujours.

LORENZO (*il la soulève et tourne en la tenant dans ses bras*) À présent, j'aimerais afficher partout votre nom, le crier, vous déclarer mienne !

JESSICA Dire : tout ceci et aussi cela m'appartient ; et j'ai posé mes lèvres ici ; et cette peau, cette odeur, cette sensation sont miennes, miennes à tel point que j'ai dû naître votre jumeau.

LORENZO Afficher partout votre nom, faire mienne votre force !

Ils s'embrassent alors que l'on entend Shylock.

Scène 3

Le bureau de Shylock. Il tente de lire une lettre de sa fille.

SHYLOCK « Cher Père. Je ne suis pas comme tu voudrais que je sois, et c'est ce que je suis qui me conduit ici. Ecrire davantage m'inciterait à réfléchir davantage. J'ai assez réfléchi, assez trouvé de raisons et, même si je ne suis sûre de rien, c'est assez pour me pousser à partir. Pense à nos querelles. Elles ont tout dit. Ta fille Jessica. »

Rivka entre.

RIVKA Tu vois le résultat de tes plaisanteries ?

SHYLOCK J'ai une lettre de ma fille. Ne me parle pas, Rivka.

RIVKA Tu t'es demandé pourquoi elle est partie ?

SHYLOCK Je tente de le découvrir ; cesse de me harceler.

RIVKA Es-tu vraiment sûr de n'avoir aucun tort ?

SHYLOCK Tu es la seule personne que je connaisse, qui accuse sous forme de questions.

RIVKA S'il te plaît, Shylock, je te supplie, sois un homme généreux, sois un frère prévenant. Je ne suis pas d'humeur à rire. Assez de plaisanteries.

SHYLOCK J'ai une lettre de ma fille.

RIVKA Tu l'as déjà lue sept fois. Parle-moi. Je ne suis pas dupe.

SHYLOCK De quoi voudrais-tu que je parle, ma sœur ?

RIVKA Des conséquences de ton contrat.

SHYLOCK Il a des conséquences ? Des clauses peut-être, mais des conséquences ?

RIVKA Clauses, conséquences, conséquences, clauses ! Si toi, tu refuses de voir les conséquences en homme, alors la vieille femme que je suis va le faire. Ce dont tu voulais te moquer se moque maintenant de toi ! Voilà ce que ton contrat signifie.

SHYLOCK Je ne vois pas quelle signification cette conséquence-là peut avoir.

RIVKA Oh si, tu le vois.

SHYLOCK Je vois des difficultés. Je vois des possibilités. Je vois des sans doute et des peut-être. La difficulté que présente la capture des navires d'Antonio. La possibilité de les secourir. Bien que, sans doute, le vent pourrait en repousser l'échéance. Ou, peut-être, les créanciers d'Antonio lui avanceront-ils de l'argent. En ce cas, il n'y aura pas de difficulté, parce qu'il aura la possibilité de me rembourser à temps.

RIVKA À temps ? Quel temps ? Les horloges vont bientôt sonner six heures, il ne restera plus qu'une journée.

SHYLOCK Il faut que j'écoute ces sornettes jusqu'au bout, je suppose.

RIVKA Sois poli avec moi, Shylock ! Tu as un ami. C'est bien. Un Gentil, plein de gentillesse. C'est bien. Tu as fait la paix autour de toi. J'étais heureuse pour toi. C'est bien. Mais ne pouvais-tu en rester là, sagement ? Toujours en train de jongler avec les mots et les idées, sur ceci et sur cela, ici et là, avec n'importe qui. Ne pouvais-tu en rester là, une fois pour toutes ? Oh, Shylock, mon petit frère. Je t'ai observé lorsque tu t'écartais des cercles juifs et que tu mettais le nez dans des endroits étrangers. Je t'ai observé alors que tu ne tenais pas en place et faisais comme si tu étais libre de circuler dans toute la

ville. Ne crois pas que je ne te comprends pas ; tu étouffes dans cette petite cour, en attendant Abtalion. J'ai mal à force de t'observer, en quête de questions éthiques et de polémiques pour faire travailler ton esprit – comme s'il n'y avait pas assez de troubles à l'intérieur de ces murs qui s'écaillent. Mais tu ne peux pas faire comme si tu avais reçu une éducation et tu ne peux pas faire semblant de ne pas être un étranger, ou prétendre que ce ghetto n'a pas de murs. Prétendre, faire semblant, faire comme si ! Toute ta vie, tu as voulu être ce que tu n'es pas. Tu as imaginé le monde selon ton désir. Et maintenant encore, comme toujours, contre toute raison, quel simulacre insensé de croire que les navires d'Antonio reviendront à bon port ! (*Un silence.*) Tu t'es moqué de leur loi.

SHYLOCK Leur loi se moque de nous.

RIVKA Un héros ! Shylock, défenseur de son peuple ! Te rends-tu compte de ce que tu as fait ?

SHYLOCK J'ai affirmé notre dignité, voilà ce que j'ai fait.

RIVKA C'est ce que tu as fait ? Rien d'autre ? (*Un silence.*) Pour affirmer la dignité d'un peuple humilié, tu as enchaîné la vie de ton ami à un contrat qui se veut humiliant. Voilà ce que tu as fait.

SHYLOCK Va dans ta chambre, Rivka, tu commences à t'égarer.

RIVKA Shylock ! Va chercher l'argent ! Frappe à toutes les portes du Ghetto, mendie, plaide, menace – mais trouve-le. Maintenant. Avant qu'il soit trop tard.

SHYLOCK Insensée ! Tu crois que je n'ai pas essayé ? Le Ghetto est à sec. Le dernier impôt a vidé toutes les bourses.

RIVKA Alors qu'Antonio emprunte à ses amis !

SHYLOCK Ils n'ont plus confiance en son avenir maintenant.

RIVKA Alors plaide devant la Cour, pour qu'elle modifie la loi, qu'elle te libère de ce contrat.

SHYLOCK Demain. Demain, nous en reparlerons.

RIVKA Mais tous, dans le Ghetto, ne vont pas accepter que l'on

modifie la loi, n'est-ce pas ?

SHYLOCK Rivka, s'il te plaît.

RIVKA S'ils modifient la loi à notre profit, dira-t-on, combien de fois les Vénitiens vont-ils la modifier à leur profit ? Et alors, nous vivrons dans une plus grande incertitude que jamais. La communauté sera déchirée, comme tu l'es aussi, mon frère, malgré toute ta sagesse. Qui faut-il sauver : ton pauvre peuple ou ton pauvre ami ?

SHYLOCK Nous en parlerons demain.

RIVKA Tu veux des questions éthiques pour stimuler ton esprit ?

SHYLOCK Demain, demain.

RIVKA Qui vas-tu sauver ? Le seul étranger que tu aimes, ou les familles de ton sang que tu connais à peine ? (*Un silence.*) Eh bien, je suis insensée, oui ou non ? Les plaisanteries sont-elles de mise, oui ou non ? Tu es face à des difficultés, oui ou non ?

SHYLOCK Demain, demain. Nous en parlerons demain.

RIVKA Demain ! Demain ! Quel demain ? Six heures vont bientôt sonner et demain sera là. (*Un long silence. Elle se lève et se prépare à partir.*) Tu peux te débarrasser de moi, mais pas de tes difficultés !

Elle s'en va. Shylock revient à sa lettre.

SHYLOCK (*à haute voix*) « Pense à nos querelles. Elles ont tout dit. Ta fille, Jessica. » (*Comme s'il n'avait pas compris.*) « Nos querelles. » Quelles querelles ? Comment a-t-elle pu y voir des « querelles » ? Les ennemis se querellent. « Je ne suis pas comme tu voudrais que je sois. » Qu'est-ce que je voulais que tu sois, Jessica ? Mon soutien, mon amie, mon amour, ma fierté ? Ce ne sont pas des exigences pénibles, n'est-ce pas ? Oh, Jessica. Quelle misérable philosophie étrangère a envahi ton esprit et l'a obscurci par d'étranges enthousiasmes ? Où es-tu maintenant ? Oh, jeunesse vulnérable ! Tu dois être si seule. Si perdue et si seule. Si désorientée, si perdue, si seule. Oh, ma fille, ma fille, ma petite fille.

Antonio entre. Lui aussi semble être accablé de soucis. Ils se regardent, éprouvent en silence une profonde commisération, avant de tomber dans les bras l'un de l'autre.

Shylock s'occupe immédiatement de son ami, lui offre un siège, lui sert du vin.

SHYLOCK Tout ira bien. Tes navires rentreront à bon port et ma fille rentrera à la maison.

ANTONIO Mais quel port ? Et quelle maison ? Et quand ?

SHYLOCK Ah ! Je vois que tu es accablé.

ANTONIO Je vois que tu fais semblant de ne pas l'être.

SHYLOCK À supposer que tu perdes tes navires, et alors ? Tu n'as aucun crédit, aucun ami ? Dis-moi.

ANTONIO Je dois de l'argent à tout Venise.

SHYLOCK Aucune possibilité de prendre un nouveau départ ?

ANTONIO Shylock, ton malheur t'a fait perdre l'esprit. Peux-tu m'imaginer prendre un nouveau départ ? En avoir envie ? J'ai vécu trop longtemps dans le confort que procure la richesse ; non seulement je me sens nu sans elle, mais elle a altéré mon jugement.

SHYLOCK Oh, mais –

ANTONIO Ne proteste pas. Tu essaies d'ignorer les conséquences.

SHYLOCK De quoi ? D'un navire qui sombre ou d'une fille qui s'enfuit ?

ANTONIO La disparition de Jessica est un événement triste et terrible, mais d'autres dangers menacent.

SHYLOCK Bois ! Je crois que nous avons tous deux besoin d'un remontant.

ANTONIO Il faut faire face aux conséquences et en parler.

SHYLOCK Il n'y a aucune menace, aucun danger – bois.

ANTONIO Nous avons signé un contrat insensé.

SHYLOCK Personne n'invoquera les termes du contrat – bois.

ANTONIO Il est de notoriété publique que les navires ont été attaqués, que toute ma fortune était investie sur un seul convoi. Nous avons signé un contrat insensé.

SHYLOCK La tempête va s'apaiser.

ANTONIO Nous avons signé un contrat insensé. Il est temps de payer.

SHYLOCK La flotte des affaires maritimes va prendre la mer – bois.

ANTONIO À six heures, il ne restera plus que vingt-quatre heures.

SHYLOCK Peut-être a-t-on mal compté les jours.

ANTONIO SHYLOCK ! (*Un silence.*) Que feras-tu, un couteau à la main et ma chair à peser ? (*Un long silence.*)

Solomon Usque et Rebecca arrivent.

REBECCA Signor Shylock, est-ce vrai ? On dit que votre fille a disparu.

SHYLOCK S'il vous plaît, la compassion n'est pas de mise. Bienvenue à vous. J'aime avoir des amis autour de moi, mais il n'y a eu aucun décès dans ma famille, simplement – des vacances. Toute jeune personne se doit de prendre des vacances loin de chez elle. Asseyez-vous. Je vais vous servir à boire. Avez-vous faim ? Donnez-moi des nouvelles.

REBECCA Peu de changement : des familles cherchent le moyen d'aller à Constantinople, des vieillards attendent notre financement pour se rendre à Jérusalem... mais votre fille, Signor ?

SHYLOCK Qui donc pourrait écrire des pièces de théâtre dans cette souffrance, eh, Signor Usque ?

USQUE Qui aurait la force morale d'écrire dans cette souffrance ?

SHYLOCK Ah ! Qui donc aurait la force morale d'écrire des pièces de théâtre dans cette souffrance !

Tubal et, l'air penaud, Roderigues, arrivent. Shylock les regarde, espérant qu'ils aient des nouvelles à lui apporter.

RODERIGUES Je vous l'avais dit ! Je vous avais averti !

Tubal le retient.

TUBAL Elle a rejoint cet homme, Pisani.

SHYLOCK Pisani ?

TUBAL Ils sont partis hier soir pour une propriété nommée Belmont.

SHYLOCK Lorenzo Pisani ? Un moins que rien ! Un homme dont on peut seulement dire : « Il est là ! » Un jeune imbécile aigri, qui n'a que la jalousie pour talent, qui confond récriminations et révoltes et qui se trahit par fainéantise d'esprit. Jessica ! Tu as été emportée par un courant d'air !

Graziano entre. Tout le monde sait ce qu'il est venu annoncer. Ils attendent. Il est terrorisé à la fois par cet auditoire et par les nouvelles qu'il apporte. Il tente de tendre la liste à Antonio.

ANTONIO Lisez-moi la liste. (*Un silence.*) Oui, ici.

GRAZIANO Un navire chargé de raisins de Zante, d'huile d'olive de Corfou, de coton de Syrie. Un autre chargé de vin, de blé et de fromage de Crète. Le navire danois que vous avez affrété pour transporter la toile anglaise et la laine espagnole. Le chargement de bois et, le dernier, qui vient des –

ANTONIO – des plantations de canne à sucre à Chypre. Tout. J'avais juré que ce serait ma dernière expédition et ils ont tout capturé et tout coulé. Je ne possède plus rien, Shylock.

Six heures sonnent à l'horloge. Tubal fait signe aux autres qu'ils doivent laisser les deux amis seuls.

ANTONIO Je ne peux plus rassembler l'argent maintenant.

SHYLOCK Je sais.

ANTONIO Et tu ne peux pas non plus me le prêter de nouveau.

SHYLOCK Je sais, le Ghetto est à sec.

Un long silence.

SHYLOCK Ils nous laisseront renoncer au contrat.

ANTONIO C'est impossible, c'est interdit.

SHYLOCK Tu te rends compte ?

ANTONIO Je me rends compte.

SHYLOCK J'ai peur que tu ne comprennes pas vraiment.

ANTONIO Je comprends.

SHYLOCK Je ne commettrai pas d'entorse à la loi.

ANTONIO Je comprends.

SHYLOCK Je ne dois pas créer un précédent.

ANTONIO Je sais.

SHYLOCK C'est toi qui le disais. C'est toi qui me faisais la leçon.

ANTONIO Shylock, Shylock ! Je n'ai pas peur.

SHYLOCK Oh, mon ami ! Qu'ai-je fait ?

Un silence.

ANTONIO Une provocation d'écolier, alors qu'il aurait fallu prendre au sérieux l'époque où nous vivons.

SHYLOCK Je sais.

ANTONIO Ton chapeau jaune nous appartient à tous les deux. Nous serons tous les deux mis à mort.

SHYLOCK Je sais.

ANTONIO Moi, de ta main. Toi, de la leur.

SHYLOCK Je sais, je sais.

ANTONIO Oui, nous le savons ! Nous ne cessons de dire que nous le savons.

SHYLOCK Doucement, doucement, mon cher ami. Moi non plus je n'ai pas peur. (*Un silence.*) Promets-moi seulement de garder le silence au procès.

ANTONIO Nous ne donnerons aucune explication ? Il faut que la Cour comprenne.

SHYLOCK Comprendre la dépasse ! Je protège mon peuple et le contrat de mon peuple. En outre, on m'accorderait des honneurs si je donnais ces explications. « Il a sauvé son peuple ! » Ce serait grotesque. Promets-moi seulement de garder le silence au procès.

ANTONIO Le silence, c'est du mépris, Shylock. Indigne de toi.

SHYLOCK Tu dois accorder le silence à ma fierté.

ANTONIO Ils ne penseront pas que c'est de la fierté, ils prendront ton silence pour du mépris.

SHYLOCK Ils auront peut-être raison. Je suis parfois terrifié par l'ardeur avec laquelle je méprise les hommes. Suis-je vraiment sans pitié envers leurs niaiseries, sans compassion pour leurs faiblesses, sans pardon envers leurs cruautés ? C'est comme si mes livres en avaient trop dit et pendant trop longtemps : massacres ordonnés par des rois, rancunes fatales des petits paysans, jalousies oppressantes et préjugés des savants qui avaient plus de savoir que de sagesse. Trop, Antonio, c'est trop ! Sachant ce que les hommes ont fait, c'est avec une grande lassitude que je devine la trame de leurs actions futures ; et j'éprouve un mépris, un mépris tel qu'il me déconcerte. Je me dis qu'il y a certainement tant à aimer et à chérir. Je me le répète, je me force à m'en souvenir. Certainement ? Parfois j'y parviens, et puis, ah ! Je suis un homme bon, qui gagne à être connu, un homme si bon ! Dans les rues, les enfants m'entourent avec enthousiasme. Eux ne crient pas : « Shylock, Vieux Juif ». Non, ils gambadent à mes côtés, me tiennent la main et, ces jours-là, je marche la tête haute, comme un jeune homme ! Je me sens respecté, aimé. Alors je m'aime aussi ! Pourquoi, vas-tu dire, si célébrer les vertus humaines nous rend si heureux, pourquoi ne pas le faire en permanence ? Tu poses la question ? L'équilibre, mon ami, l'équilibre ! Prends ces livres, un par un. Place, d'un côté ceux qui

décrivent la barbarie des hommes, et de l'autre leur grandeur. Chaque action face à une autre ! La guérison et le massacre, la construction et la destruction, la vérité et le mensonge. (*Un silence.*) Mon mépris, parfois, ne connaît aucune limite. Et il me détruit.

ANTONIO Ah, Shylock, Shylock, pourquoi ne nous sommes-nous pas connus lorsque nous étions jeunes ?

SHYLOCK (*en souriant*) J'aurais été plus sage, c'est ce que tu veux dire ?

ANTONIO Non, sot que tu es ! C'est à moi que je pensais.

SHYLOCK Je t'aime, Antonio.

ANTONIO Je t'aime aussi, vieil homme.

Scène 4

Belmont. Le jardin.

Portia. Bassanio entre en compagnie de Lorenzo et de Jessica.

BASSANIO Mes chers amis, quel plaisir de revoir les gens qu'on aime dans des lieux nouveaux. Lorenzo, la voici ! On vous l'a décrite, maintenant vous la voyez en chair et en os. Portia, voici l'homme dont je vous ai parlé – philosophe, prophète, un homme qui, un jour peut-être, dirigera Venise – Lorenzo Pisani.

PORTIA Signor Lorenzo, j'espère que vous n'êtes pas aussi intimidé par ces paroles que moi, qui me sens bien dénudée par cette présentation ! Quoi qu'il en soit, la chair déclare au prophète : soyez le bienvenu !

BASSANIO Jessica, bienvenue à vous aussi. Nous ne nous sommes jamais rencontrés, aussi Portia et moi partageons ce plaisir.

PORTIA Oh, ces yeux tristes !

LORENZO Nous sommes honorés et reconnaissants de votre hospitalité, mais ces yeux tristes sont porteurs de tristes nouvelles.

BASSANIO Tristes nouvelles de qui ?

LORENZO Tristes nouvelles d'Antonio. Ses navires sont perdus. Le naufrage de l'un d'eux a été découvert ; on suppose que les autres ont subi le même sort ou ont été pris par les pirates.

PORTIA Mais je ne saisis pas la difficulté. Antonio doit trois mille ducats à Shylock. Qu'est-ce donc que cette somme ? Je suis en mesure de la rassembler et plus si nécessaire, pour relancer son entreprise.

LORENZO Impossible ! L'heure est venue et le Juif est devenu fou. Il n'accepte aucune modification du contrat et Antonio entend en partager la responsabilité. Pour le Doge le dilemme est sans précédent. « Mon peuple ! Mon contrat ! Mon peuple ! Mon contrat ! » Comme si c'était la population juive qui était menacée et non l'ami du Juif, pauvre dupe, dont la poitrine doit maintenant être écharpée jusqu'à l'os.

JESSICA Excusez-moi, Lorenzo... mais...

LORENZO Vous avez raison. La colère me rend déplaisant.

JESSICA Ce n'est pas seulement ça –

BASSANIO Je l'ai averti ! Faire confiance à un Juif ?

JESSICA S'il vous plaît ! Messieurs ! Je suis ici ! Et je suis à vif. Les rythmes du Ghetto sont toujours en moi. Je ne peux pas si vite délaissier un Dieu pour un autre, comme une fille de joie !

LORENZO Jessica !

JESSICA Oui, moi aussi je suis en colère. Vous donnez une fausse idée du contrat. Quelles que soient, par ailleurs, les faiblesses de mon père, vous savez que ce contrat n'était pas dicté par la méchanceté, mais par un désir de moquerie.

PORTIA Je le comprends aisément. La moquerie est trop rare à Venise. Notre cité peut se vanter de n'avoir aucun sens de l'autocritique et de la dérision. Mais se moquer de la loi est une chose, lui extorquer le recours au châtement en est une autre.

JESSICA Il doit avoir ses raisons.

PORTIA (*avec chaleur*) Vous devez avoir faim. Nérissa et moi avons préparé un repas léger, une collation.

BASSANIO Je dois aller préparer mes bagages. Antonio voudra que je sois près de lui lorsque la Cour fera son enquête.

LORENZO Je viens avec vous. Cette affaire rappelle un principe qui met en cause l'avenir de Venise. Il faut que quelqu'un le dise.

BASSANIO (*en partant*) Vous m'excuserez ?

PORTIA La décision vous appartient. (*À Lorenzo.*) Je serai très heureuse de prendre soin de votre Jessica. C'est une affaire tragique, mais nous n'y pouvons rien.

Portia accompagne Bassanio à la porte.

LORENZO « Ces yeux. » Ils me disent que je suis indigne de vous, que je n'apprécie pas votre sacrifice. C'est faux. Soyez courageuse ! Vous avez rejoint le monde, maintenant.

JESSICA (*sur un ton sardonique*) C'est donc ce que j'ai rejoint ?

LORENZO Venez, passez ces dernières minutes dans mes bras. Vous êtes encore sous le choc. Laissez-moi vous parler de vous.

JESSICA (*elle essaie de se détendre*) Oh, oui, Lorenzo, oui, parlez-moi de moi, de ce que j'ai fait. Expliquez-moi le sens de mes actes. Cela paraissait si naturel, si inévitable ! Et voilà que ce contrat, ce contrat maudit et insensé est plein de menaces, plein de menaces.

LORENZO Allons, ne dites rien !

JESSICA Je suis si contrariée.

LORENZO Allons, restez calme.

JESSICA Comme s'il m'était interdit d'être heureuse.

LORENZO Chut !

JESSICA J'ai peur, et...

LORENZO Chut !

JESSICA Très bien. Je suis calme. Regardez. Commencez.

LORENZO (*après un silence, sur un ton solennel*) Il y a des familles maudites.

JESSICA Voilà un début peu réjouissant.

LORENZO Vous verrez, toutes les vérités sont réjouissantes.

JESSICA Vraiment ?

LORENZO Même celles qui sont affligeantes.

JESSICA Vraiment ?

Il tente d'apparaître solennel. Elle essaie d'être joyeuse.

JESSICA Donc, il y a des familles maudites.

LORENZO Des parents peuvent faire le mauvais choix.

JESSICA Le mauvais choix en se mariant, donc ?

LORENZO Donc, comme des parents peuvent faire le mauvais choix, en se mariant, il en va de même des hommes et, de la même façon, les hommes peuvent mal choisir leur Dieu.

Jessica qui découvre avec dégoût ce que veut dire Lorenzo, se lève en colère et ébauche un mouvement de recul.

JESSICA Je vois.

LORENZO Pourquoi ce regard chargé de reproche ? Vous savez que c'est la vérité dans votre cas. La tristesse qu'a vue Portia, c'était aussi celle d'une race abandonnée, unie à un Dieu dont elle se croyait l'élue. Maudite !

JESSICA (*sur un ton glacial*) Vous le croyez ?

LORENZO Mais il y a toujours des survivants. Je vais faire de vous une épouse, une femme et aussi une chrétienne.

JESSICA (*qui contrôle sa colère*) Parfois, il me semble, la tristesse de mes yeux vient de la certitude que nous attirons les haines désespérées

des hommes. Les poisons affleurent en notre présence, les inepties foisonnent, les fureurs aussi et puis d'incroyables manques d'humanité ! Voilà mon sort ! Connaître ce secret-là : à n'importe quel moment, pour n'importe quelle raison, les hommes sont capables de ces actes de démente. Alors, je considère tout étranger avec crainte, avec réprobation, avec effroi. Toujours sur le qui-vive. Il lui est pénible d'être regardé de cette façon, sans raison, d'être jugé coupable a priori, d'être perçu comme un animal, un diable en devenir. Qui peut pardonner à des yeux qui sont les gardiens d'un tel savoir ?

LORENZO Je vois qu'il va falloir mettre les choses au clair.

JESSICA Oui, je le vois aussi.

Nérissa entre.

NÉRISSE Signor Lorenzo, vous devez partir immédiatement. Le vent est favorable. J'ai préparé de la nourriture pour votre voyage.

LORENZO Je ne pourrais vous laisser en de meilleures mains, Jessica. (*Il la prend dans ses bras. Elle reste insensible.*) Faites-moi confiance, s'il vous plaît.

Lorenzo s'en va. Jessica paraît très seule.

Portia entre. Ensemble, les femmes se détendent immédiatement.

PORTIA Bien, nous voilà seules. Parlez, Jessica. Parlez-moi du Ghetto. Mon professeur d'études hébraïques était un homme étrange. Abraham Cardoso. Il venait du Ghetto.

JESSICA Nous le connaissions.

PORTIA Vous le connaissiez ? Quelle coïncidence !

JESSICA Ce n'est guère une coïncidence, madame, le quartier est si petit !

PORTIA Et les bâtiments, si étroitement serrés les uns contre les autres !

JESSICA Oui. Il y a toujours un risque d'incendie. La semaine dernière, un jeune homme - un ami, en fait - s'est jeté dans les

flammes pour tenter de sauver sa mère.

C'en est trop pour elle. Elle pleure. Au bout d'un moment –

PORTIA Dites-moi ce que vous aimez en lui.

JESSICA J'aimais le fait qu'il remette en cause la sagesse de l'âge, qu'il revendique le droit de la jeunesse à s'exprimer, qu'il méprise ce que les hommes ont écrit dans les livres. Sa force, son sérieux, sa piété. J'aimais, je suppose, fuir les attentes qui m'oppressaient.

PORTIA Et maintenant ?

JESSICA Maintenant, je sens que sa force n'est qu'arrogance, son sérieux suffisance, sa piété pure frénésie. Je suis déconcertée et à bout de forces et j'ai l'impression que la terre se dérobe sous mes pieds.

PORTIA Dites-moi la vérité à propos de ce contrat.

JESSICA Antonio a demandé ce prêt, que mon père lui aurait accordé dix fois sans contrat.

PORTIA Shylock ne voulait pas de contrat ?

JESSICA Non, pas avec son meilleur ami, non. Ils ont failli se quereller, mais Antonio a fini par le convaincre – la loi doit être respectée ! Les Juifs ont besoin des lois de Venise, d'où ce contrat, par défi.

PORTIA Alors, je n'y comprends rien.

NÉRISSA Pourquoi n'iriez-vous à la Cour, à Venise, madame ?

PORTIA À la Cour, à Venise ?

NÉRISSA Vous comprendrez peut-être mieux là-bas.

PORTIA Et quand j'aurai compris, que faire ?

NÉRISSA Un mot, une idée, ayez confiance en cette « intelligence inexploitée ».

PORTIA J'ai confiance en cette « intelligence inexploitée », mais je n'ai aucune connaissance en matière de loi.

NÉRISSE Peut-être n'est-ce pas de la loi dont on a besoin.

PORTIA Mais il y a tant à faire ici.

NÉRISSE La vie de deux hommes est en jeu.

PORTIA Mais ce ne sont pas des hommes que je connais.

NÉRISSE L'un d'eux est son père.

PORTIA Que puis-je faire ? J'ai pitié des égarements passagers des hommes, mais un contrat reste un contrat. La loi exige des pénalités. Une livre de chair, c'est un prix démoniaque à imaginer, même par moquerie, mais – (*Elle est frappée par une révélation. Elle ne peut croire à la pensée qui lui vient. Elle la rejette sans pouvoir s'en défaire.*) Sainte Mère du Christ ! J'y suis ! Mais non. Non ! Non, non, non, non, c'est trop simple. La loi est complexe, tortueuse. Ça, c'est le sens commun. La justice. La loi n'a rien à voir avec la justice. Non. Ça ne pourra jamais s'appliquer. Pourtant – qui pourrait nier... la loi n'est peut-être pas juste, quand elle exige le respect absolu d'un accord susceptible d'entraîner des souffrances, mais elle en exige néanmoins le respect absolu. Alors sûrement... oserais-je ? Je ne suis pas avocate... Je ne suis pas faite pour les lieux publics... et pourtant... un tort reste un tort...

JESSICA À qui parle-t-elle ?

PORTIA (*trionphante*) Pourquoi ne pas nous rendre toutes les trois à la Cour, à Venise ? Il y a là un contrat que je dois examiner de près et un père auprès duquel vous devriez être.

JESSICA Les femmes ont-elles accès aux cours de justice ?

PORTIA Les femmes que nous sommes l'obtiendront !

La scène devient immédiatement la salle de justice du Palais du Doge.

Scène 5

Les femmes se retournent et se glissent dans la salle de justice du Palais du Doge, à Venise.

Portia et Nérissa s'avancent directement vers le Doge, pour obtenir la permission d'entrer. Il l'accorde. Portia murmure à son oreille. Ils s'en vont ensemble. Jessica tombe dans les bras de Rivka et de Tubal. Nérissa se dirige vers le coin des chrétiens, où se trouvent Bassanio, Lorenzo et Graziano. Sont présents : Usque, Rebecca, Roderiques et des Sénateurs.

Les jeunes hommes sont surpris.

BASSANIO Portia !

LORENZO Jessica !

BASSANIO Les femmes avaient-elles dit qu'elles viendraient ?

LORENZO Au contraire, Portia pensait qu'on ne pouvait rien faire.

BASSANIO Ce qui est le cas. Ce silence ! En deux heures, la Cour n'a obtenu de lui que son silence. Shylock, allez-vous parler ? (*Aucune réaction.*) Il ne dit rien, n'offre aucune explication, il ne fait qu'invoquer le contrat.

JESSICA Explique-leur, père, explique-toi !

Shylock pousse un grognement et se détourne. Il déteste exprimer du mépris à l'encontre de sa fille, mais ne peut s'en empêcher. Elle se réfugie, désespérée, dans le camp chrétien.

BASSANIO Regardez cet air fermé. A-t-on jamais vu pareille cruauté sur un visage ? (*À Shylock.*) Il était votre ami ! Vous étiez fier d'avoir un Gentil pour ami !

GRAZIANO Lorsqu'un homme ne dit rien, vous pouvez être sûr qu'il cache méfait et culpabilité. Vous pouvez en être sûr.

BASSANIO Mais pourquoi Antonio ne dit-il rien ?

GRAZIANO Eh bien, c'est évident qu'il ne dirait rien. Il a été ensorcelé, n'est-ce pas ? Entraîné de force dans ce contrat. (*À voix haute.*) Que disiez-vous, vieux Juif ? Non seulement je voudrais

vraiment être votre ami, mais je suis contraint d'être votre ami. L'amitié ? Parlons-en !

BASSANIO Shylock, allez-vous parler ?

LORENZO Peut-être n'est-ce pas à Shylock de parler, mais aux membres du Conseil de notre cité. Pourquoi sont-ils restés silencieux ? Combien doivent-ils aux Juifs ? Cela doit être une somme énorme, s'ils sont prêts à laisser un de nos citoyens être écorché vif. (*À voix haute.*) Amis Vénitiens, cette cité est-elle si corrompue par sa quête du profit et du négoce qu'il ne lui reste plus aucun sens moral ? L'usure est un péché contre la charité. Lorsque Dieu eut achevé sa création, il dit à l'homme, aux animaux et aux poissons : croissez et multipliez-vous. Mais a-t-il jamais dit : croissez et multipliez-vous financièrement ?

ANTONIO Le profit est le fruit du savoir-faire, jeune homme !

JESSICA Et ce contrat était le fruit de l'amitié, Lorenzo, pas de l'usure, vous le savez !

TUBAL En outre, la plupart des gens, à certains moments de leur vie, manquent d'argent – la maladie...

USQUE Une mauvaise récolte...

RODERIGUES Des malheurs domestiques...

TUBAL Que sont-ils censés faire ? Je veux dire, c'est un vrai problème !

LORENZO Je vous promets que lorsque les jeunes patriciens siégeront, Dieu aura une place plus grande que Mammon dans nos lois. L'usure est un péché contre la charité. Le –

TUBAL Et priver le peuple d'une chance d'obtenir assistance est un péché contre l'humanité !

LORENZO (*qui fait comme s'il n'était pas là*) L'usure est un péché contre la charité. Le –

TUBAL Écoutez-moi !

LORENZO Le peuple en souffre !

ANTONIO Le peuple souffre de son ignorance, Lorenzo. Croyez-moi. Le priver de connaissances, c'est là qu'est le péché.

LORENZO Les connaissances ! Les connaissances ! Comme les livres de Shylock ont pollué votre esprit ! Un homme sans instruction ni culture peut être fort et heureux. Songez au berger, au laboureur, au marin, qui n'ont ni instruction ni culture, mais connaissent bien les maux de l'usure. Le vrai savoir, le savoir tout simple se trouve dans le vent, les saisons et dans le travail des hommes.

ANTONIO Vous dites qu'un homme est heureux sans instruction ni culture ? Il y a de la sagesse dans le vent, selon vous ? Les saisons nous enseignent tout ce qu'il y a à savoir sur la vie et la mort ? Je me le demande ! Est-ce vraiment le discernement que nous voyons dans le regard du berger ? Le laboureur sait-il plus de choses que le penseur ? Je le croyais, quand j'écoutais les pensées des marins à la peau durcie par le sel, assis autour de moi. Ils perçoivent beaucoup de choses, je me disais. Mais comme je les écoutais, un jour ici, un jour là, au fil des années, je me lassais de leurs pensées répétitives. Toujours les mêmes doléances, mais aucune curiosité intellectuelle. Est-il vraiment vivant l'homme doté de muscles, mais dénué de toute curiosité ? Vous vous demandez pourquoi je lie mon sort à Shylock ? Ce que je vois en lui ? Cette curiosité ! Voilà un homme qui a soif de savoir. C'est exaltant ! Je remercie le berger qui me donne mes habits, le laboureur qui me donne ma nourriture. Ce sont des hommes bons, bienheureux. Qu'ils soient bien rétribués et honorés ! Mais ils savent, je sais, nous savons – que l'on attend plus de la vie. Pour quelle autre raison le travailleur envoie-t-il ses fils à l'école, lorsqu'il le peut ? Il sait que le savoir confère la dignité. Tous les hommes le savent. Ils veulent pour leurs enfants ce dont la vie les a privés – de la viande et plus que des brindilles pour se réchauffer. Je serais mort il y a longtemps si aucun homme n'avait illuminé mon âme de sa musique, si un esprit étincelant ne m'avait bouleversé et permis de mieux me connaître. Oui. Même à cette heure, je m'en souviens. Ne me parlez pas de la sagesse simple des hommes,

Lorenzo ! Cette sagesse simple n'est rien d'autre que l'ignorance dans laquelle nous choisissons de les maintenir.

Un silence.

GRAZIANO C'est ce que je pensais. Ensorcelé. Un couteau est brandi au-dessus de lui et il défend l'homme qui le tient.

LORENZO Taisez-vous, Graziano.

GRAZIANO Lorenzo !

LORENZO Cessez d'intervenir. Vous êtes un imbécile ! La situation est trop compliquée pour vous et je refuse d'écouter vos commérages de bas étage.

BASSANIO Silence, le Doge revient !

Le Doge reprend la séance officielle ; il laisse Portia poursuivre sa lecture des documents.

LE DOGE Antonio Querini ?

ANTONIO (*qui s'avance*) Prince Sérénissime.

LE DOGE Shylock Kolner ?

SHYLOCK Prince Sérénissime.

LE DOGE Cette Cour n'a jamais eu à délibérer sur une telle affaire. La question est simple, la solution ne l'est pas. Nous devons reconstituer les faits et les examiner en détail. Signor Shylock, comprenez-vous bien que la Cour est prête à libérer les deux parties de l'obligation de remplir les termes de ce contrat ?

SHYLOCK Oui, Excellence.

LE DOGE Pourtant vous refusez, sans donner de raison ?

SHYLOCK Je refuse, sans donner de raison. Oui.

LE DOGE Vous savez que cet homme risque de se vider de son sang ?

SHYLOCK J'ai demandé à nos médecins les plus éminents d'être présents.

LE DOGE Dans quel but ? Que peuvent faire, même les médecins juifs, pour endiguer l'effroyable écoulement du sang d'un homme, de sa vie même ? C'est là une étrange perversion de la charité. Vous, Querini, cher frère patricien, nous vous supplions de rompre le silence. Cet homme exerce-t-il un pouvoir sur vous ? Nous avons remarqué votre absence, lors des réunions du Conseil. Vous aimiez autrefois participer au gouvernement de notre cité. Exprimez-vous. N'ayez aucune crainte. Qu'est-il donc arrivé ?

ANTONIO (*sur un ton d'impatience*) Rien n'est arrivé, Excellence. J'ai seulement perdu le goût des intrigues et d'une bureaucratie fort ennuyeuse, mais cela n'a rien à voir avec notre humiliation devant cette Cour. Poursuivons, je vous prie.

LE DOGE Alors expliquez à la Cour les raisons de cette humiliation. Dites pourquoi vous avez partagé la folie d'un contrat qui vous met doublement en danger : un homme exige votre chair en dédommagement et la loi ne peut que vous punir de s'être moquée d'elle. (*Aucune réaction.*) Votre silence ne nous aide pas.

GRAZIANO Je le savais ! Je l'avais dit ! J'avais prévenu !

ANTONIO Silence, Graziano !

GRAZIANO Un complot ! Un complot ! Un complot juif !

ANTONIO Taisez-vous, vous dis-je.

GRAZIANO Je ne peux pas me taire. Je vous apprécie trop !

ANTONIO Vous n'appréciez rien ni personne, si ce n'est un coin tranquille au sein de la multitude. Maintenant, taisez-vous !

LE DOGE Pourquoi vous en prendre à vos amis, Antonio, ces hommes qui sont venus vous défendre ? Pourquoi donc ne vous défendez-vous pas ?

Un silence.

LORENZO Incroyable ! Cet homme a réussi à enchaîner sa victime au silence. Prince Sérénissime, je vous supplie –

LE DOGE Attention !

LORENZO – la raison de l’humiliation devant cette Cour est liée à des principes qui vont bien au-delà de cette affaire.

LE DOGE N’essayez pas d’en profiter !

LORENZO Ce ne sont pas les raisons de ce silence que nous devons étudier, mais plutôt si les Juifs et l’usure, quel que soit le contrat, doivent avoir le droit de polluer les fondements de la vie dans notre cité. La vraie question c’est –

TUBAL Croyez-vous qu’il nous plaise de prêter à vos pauvres au taux élevé qu’impose votre cité...?

LORENZO – la vraie question c’est...

RODERIGUES Trouvez vous-mêmes l’argent pour vos pauvres !

LORENZO – la vraie question c’est...

USQUE Vous avez de pieuses confréries, quêtez auprès d’elles pour vos pauvres !

TUBAL Utilisez les impôts !

LORENZO ... LA VRAIE QUESTION C’EST...

LE DOGE C’est au Conseil que revient la question des contrats avec les Juifs ! Les lois de Venise sont très claires et très précises. On ne saurait les altérer d’une façon ou d’une autre, par dessein politique ou par appât du gain, ni les refuser aux étrangers. Sinon, justice ne serait pas faite. Or, le fondement premier de notre cité, c’est la justice. Le peuple de Venise a droit à la justice.

ANTONIO (*gagné par la colère*) La justice ? Pour le peuple de Venise ? Le peuple ? Alors que le pouvoir politique est, sans conteste, entre les mains de deux cents familles ? Il a beau parler de principes, mais c’est cela que Lorenzo est pressé d’obtenir, une part de ce pouvoir ! Vous invoquez le peuple, car c’est grâce à leurs griefs que vous accéderez au pouvoir. Un de leurs griefs, c’est ce que vous appelez l’usure. L’usurier, c’est le Juif, le scélérat préféré du peuple. Comme c’est commode ! Comme c’est facile ! Mais l’usure est indispensable à notre cité. Nous avons de nombreux pauvres et notre économie ne

peut fonctionner sans elle. Si le Juif pratique ce qu'il a en horreur, c'est parce que nous lui avons interdit le droit de pratiquer d'autres professions. C'est lui qui nous soulage de ce péché. Devons-nous condamner le Juif parce qu'il accomplit ce que notre système lui impose ? Si oui, alors, jurons sur la croix que nous ne connaissons dans nos rangs aucun chrétien, aucun patricien, aucun duc, évêque ou marchand qui, dans le secret de ses appartements, ne prête pas à intérêt, car c'est cela l'usure. Jurez-le ! Sur la croix ! Personne ! Nous ne connaissons personne ! (*Un silence.*) Qui garde le silence, maintenant ? (*Un silence.*) Vous voulez attiser les griefs du peuple afin d'accéder au pouvoir, Lorenzo, mais une fois au sommet, vous changerez de registre.

LE DOGE Vous ne facilitez pas l'enquête de cette Cour, Signor.

BASSANIO Comment enquêter sur le silence, Prince Sérénissime, le silence inhumain d'un peuple élu et arrogant ? Hérétique ! Il persiste à refuser d'admettre qu'il n'est plus le peuple élu.

SHYLOCK Ô comble d'horreur ! Hérésie suprême ! Peste soit... ! J'ai des palpitations, j'ai l'estomac noué, j'ai la chair de poule ! Mes cheveux se dressent sur ma tête ! De tous les moulins à paroles... ! Et c'est vous, je suppose, qui avez été élu à notre place ?

LORENZO (*dont la chaleur et le charme tentent d'introduire une atmosphère de conciliation dans les débats*) Prince Sérénissime. Si mon ami utilise à tort le mot « inhumain », peut-être pouvons-nous le comprendre. Mais je dois aller jusqu'au bout de mon plaidoyer et prier la Cour de garder en mémoire ceci : le Signor Shylock n'est pas ici parce qu'il est Juif. Les patriciens de Venise sont des hommes bons et ils craignent à juste titre qu'on les accuse d'un tel préjugé. Non ! Ce qui passe en jugement devant cette Cour, j'insiste, c'est le principe d'usure, dont ce contrat illustre de façon si tragique les conséquences maléfiques et dont rien ne saurait nous distraire. Le contrat est inhumain, non l'individu.

USQUE Alors, mettez la loi de Venise en accusation. C'est la loi qui a engendré ce contrat.

LORENZO (*faisant mine d'ignorer cette intervention*) Le contrat est

inhumain, non l'individu. Nul ne doute que le Juif soit humain. Après tout, un Juif n'a-t-il pas des yeux ?

SHYLOCK Qu'est-ce que cet imbécile va inventer maintenant ?

LORENZO Un Juif n'a-t-il pas des mains ?

SHYLOCK Se permet-il de donner des explications en mon nom ?

LORENZO Un Juif n'a-t-il pas des organes vitaux, une taille, des sens, des affections, des passions ?

SHYLOCK (*sur un ton d'incrédulité*) Oh non !

LORENZO Le Juif n'est-il pas nourri par la même nourriture, blessé par les mêmes armes, frappé par les mêmes maladies, guéri par les mêmes moyens, soumis à la chaleur du même été et au froid du même hiver qu'un chrétien ?

SHYLOCK Non, non !

LORENZO Si vous le piquez, ne saigne-t-il pas ?

SHYLOCK Non, NON ! C'en est assez ! (*Hors de lui, mais il se contrôle.*) Je ne veux pas que l'on défende ma nature humaine. Ne faites pas, pour moi, de plaidoyer exceptionnel. Je n'accepte pas qu'on se moque de ma nature humaine ni qu'on la défende. Si je suis un homme ordinaire, je n'ai nul besoin qu'on dresse de moi un portrait extraordinaire. Je ne mérite aucun plaidoyer particulier, aucune précaution particulière, aucune gratitude particulière. Ma nature humaine est mon droit, non un privilège miséricordieux que vous m'accordez.

GRAZIANO Voyez l'ingratitude du Juif ! Je le savais, je l'avais dit, j'avais averti ! Le Juif gardait le silence parce qu'il savait qu'au moment où il ouvrirait la bouche son arrogance le condamnerait à la pendaison. Le Juif...

SHYLOCK (*bors de lui, d'une voix sourde qui se fait dangereuse*) Le Juif ! Juif, Juif, Juif ! J'entends ce nom partout, où que j'aille. Vos guerres échouent, le Juif est sûrement responsable ; vos systèmes économiques s'écroulent, le Juif rôde ; vos épouses se lassent de

vous, un Juif sera la cible toute trouvée de votre amère frustration. Échec universitaire, erreurs professionnelles, dégoût de soi – le Juif, le Juif, le Juif en est la cause ! Quand vous arrêterez-vous ? Quand, quand, mais quand vos haines vont-elles s'éteindre ? Quoi que nous fassions, cela ne vous convient pas. Admettez-le ! Vous nous tenez de toute façon, n'est-ce pas ? Vous faites usage de nos prophéties, de nos connaissances, de notre maîtrise du négoce et même de notre capacité à survivre. Si nous nous taisons, c'est que nous complotons ; si nous nous exprimons, nous sommes insolents. Quand nous arrivons, nous sommes des étrangers ; lorsque nous partons, nous sommes des traîtres. On nous méprise car nous tolérons la persécution, mais si nous nous révoltons, nous serions alors, à n'en pas douter, les pires usurpateurs. Vous ne serez jamais satisfaits. Eh bien, soyez maudits ! (*Il exhibe un couteau.*) J'obtiendrai ma livre de chair, sans me sentir contraint d'expliquer mes raisons. Pensez ce que vous voulez, c'est ce que vous voulez penser de toute façon. Je n'ai qu'une chose à dire : ce contrat est le mien ; la loi reste la loi. Vous n'avez besoin d'aucune autre raison et n'en obtiendrez aucune de moi.

Il se tourne vers le Doge. L'heure de rendre justice est venue. Antonio se joint à lui, en se plaçant de l'autre côté du Doge. Ils se retournent pour être face à face – des amis condamnés. Même si aucun Juif n'a le droit de prendre la vie d'un autre, pourtant Shylock a pris la décision de risquer la damnation au service de la communauté, dont il sent qu'elle est menacée.

PORTIA Prince Sérénissime, j'ai pris connaissance des pièces du dossier. (*Un silence.*) Excellence, pardonnez mon audace, je ne connais rien à la loi, mais je ne pense pas que ce contrat soit suffisamment précis pour être légalement valide. (*Murmures dans l'assistance.*) Et s'il n'est pas valide, il n'a pas force de loi. (*L'agitation grandit.*) Mais je crains que mon interprétation ne repose sur ma confiance aveugle en un fil ténu de la loi.

LE DOGE Les tribunaux de Venise se consacrent à la justice, aussi ténu soit le fil qui la rattache à la loi.

PORTIA Et bien, il me semble que ce contrat ne contient rien d'autre que des contradictions. (*Un silence tendu.*) Le contrat exige la

chair, mais n'évoque pas le sang. (*Bruits divers dans l'auditoire.*) Le contrat exige le poids exact d'une livre, ni plus ni moins. (*Le bruit s'amplifie.*) On ne peut l'honorer, parce qu'entailler la chair fait couler le sang. (*Le bruit continue de s'amplifier.*) On ne peut l'honorer, parce qu'il est impossible de prélever le poids exact. (*Le bruit se fait plus intense.*) Ce contrat n'a pas force de loi parce qu'il est impossible à exécuter.

Le silence se fait brusquement dans l'auditoire.

SHYLOCK (*abasourdi, il se jette dans les bras d'Antonio*) Dieu merci ! Dieu merci ! Bien sûr ! Imbéciles que nous sommes ! Le sang coule quand on coupe la chair. Pas de sang, pas de chair. Oh, Antonio, comment ce simple fait a-t-il pu nous échapper ? Quelle vanité face à la loi ! Honte à toi, tu déshonores ton peuple. Allez, Shylock, au fond de la classe. Oh, Tubal, quel imbécile tu as comme associé ! Pas étonnant que nous n'ayons jamais possédé les plus grands entrepôts ! (*Tendant le couteau aux trois hommes.*) Voilà ! Pour vous ! Vous en avez bien besoin. Votre cerveau n'est pas assez affûté ni votre langue assez tranchante pour faire couler le sang, prenez ceci en guise d'esprit. Plus brutal, mais garanti. Ha ha ! Pas de sang, pas de chair. J'adore cette jeune femme. Mademoiselle, je vous adore. Vous avez un avenir, je le vois, un grand avenir.

PORTIA (*sur un ton triste*) Mais pas vous, vieux Shylock.

SHYLOCK Pas moi ? Avez-vous perdu la raison ? Je suis libéré de l'obligation de commettre un meurtre – une vie honnête et pure s'offre de nouveau à moi. Oh, pas pour cent ans, je sais bien... Et c'est dommage parce qu'aujourd'hui, aujourd'hui, j'ai envie de vivre pour toujours et à jamais. Il y a une telle sagesse en ce monde, une telle beauté dans cette vie ! Ah, pas moi, mademoiselle ? Oh, si, moi ! Moi, moi, moi ! J'ai moi aussi un grand avenir. Je retourne à mes livres.

LE DOGE Non, Shylock. Pas de livres.

SHYLOCK Pas de livres ? Vous allez prendre mes livres ?

ANTONIO Vous prenez sa vie si vous prenez ses livres.

SHYLOCK Enfin, qu'est-ce que cette absurdité ?

LE DOGE Aucune, je le crains, Shylock. Une vieille loi vénitienne condamne à mort et à la confiscation de ses biens tout étranger qui s'en prend à la vie d'un citoyen de Venise.

SHYLOCK Moi ? M'en prendre à la vie d'un citoyen de Venise ? Qui ? Antonio ?

LE DOGE Vos actions auraient mis un terme à la vie d'un homme.

SHYLOCK Mais mes actions étaient-elle un complot contre sa vie ? Un complot ? Une intention criminelle ?

LE DOGE Intention criminelle ou non, l'issue en était la mort d'un Vénitien.

ANTONIO Pourtant –

SHYLOCK Mais il n'y a là aucune finesse, aucune sagesse –

ANTONIO Pourtant –

SHYLOCK – ni aucune compassion.

GRAZIANO Voilà qu'on fait appel à la compassion !

ANTONIO POURTANT ! La loi stipule également que la vie de l'offenseur est à la merci du Doge –

LE DOGE – que je m'empresse de vous accorder. Mais l'État doit saisir vos biens. Le peuple de Venise ne comprendrait pas si –

SHYLOCK Oh ! Le peuple de Venise, bien sûr.

LORENZO Quel mépris !

SHYLOCK Encore le peuple ! Quelles décisions étranges sont prises au nom de ce pauvre peuple !

LE DOGE – Le peuple de Venise ne comprendrait pas que la loi n'ordonne aucune sanction à l'encontre d'un tel contrat.

SHYLOCK Bien sûr.

ANTONIO Et moi ? Quelle sanction le peuple de Venise réclame-t-il

contre moi ?

LE DOGE Votre imprudence, Signor, a été punie par les affres d'une menace de mort. Il suffit !

ANTONIO La sagesse est un privilège patricien, bien sûr.

LE DOGE N'en abusez pas, mon ami, n'en abusez pas.

ANTONIO (*il s'incline*) Je vous remercie.

Le Doge et tous les autres s'en vont, sauf Shylock, Antonio, Portia, Jessica.

SHYLOCK (*qui se tourne vers Portia*) Et la jeune femme, où est cette charmante jeune femme ? Que dit-elle de tout cela ?

PORTIA (*qui s'emporte contre le Doge, qui vient de partir*) Je ne voudrais pas tenir une épée d'une main et une balance de l'autre. Cette image m'a toujours parue ambiguë. Mon épée est-elle brandie pour défendre la justice que soupèse ma main gauche ? Ou est-elle menaçante, prête à imposer l'implacable arrêt de ma main gauche ?

SHYLOCK Une justice impartiale, charmante demoiselle, une justice impartiale.

PORTIA Impartiale ? De quelle façon ? Je ne suis pas une créature à la merci du vent, mais un esprit que nourrit le savoir d'hommes nourris du savoir d'autres hommes ! J'évolue. Pourquoi pas eux ? Ce que je pensais hier peut être faux aujourd'hui. Que devrais-je faire ? M'accrocher à mes pensées d'hier, parce que c'est moi qui les ai eues ? J'ai d'autres pensées aujourd'hui. Demain, je ferai de même, ainsi que tous les jours à venir, pour répondre aux exigences de mon esprit. Je suis née dans une cité qui s'est construite sur la sagesse de Solon, Numa Pompilius, Moïse !

Ils échangent des sourires tristes.

SHYLOCK (*il hausse les épaules*) Que peut-on faire ?

PORTIA La sagesse, sans réflexion, ne s'incarne pas en l'espace d'un instant.

Ils échangent un autre sourire.

SHYLOCK (*satisfait, mais plein d'une tristesse contenue, il lui prend la main, toujours comme s'il s'agissait de sa fille*) Vous avez un avenir, mademoiselle, je vous le dis, un grand avenir.

Jessica trouve insupportable ce moment de tendresse entre son père et une autre jeune femme et elle s'enfuit.

ANTONIO Shylock ! Explique à la Cour que tu n'avais pas l'intention d'établir un précédent légal. Tu retrouveras tes livres.

SHYLOCK (*sur un ton sardonique et avec fermeté*) Non. Prenez mes livres. Il faut respecter la loi. Nous avons besoin de la loi. Avons-nous besoin de livres ? Ils ne causent que désordre et chagrin. Et oui, cher ami, ils nous feraient même remettre les lois en question. Ah ! Et qui commettrait une telle folie ? Certainement pas le vieux Shylock. Prenez mes livres. Prenez tout. Je ne veux pas que l'on s'écarte de la loi, pas d'un fil. (*On entend un chant*) Peut-être le temps est-il venu de faire ce voyage à Jérusalem. Rejoindre ces autres vieillards qui attendent, sur le quai, le départ du pèlerinage. Pour y être enterrés – Ach ! Je m'en moque ! Où que j'aille, mon cœur ne sera pas du voyage. L'attrait que m'offre ce monde, cher ami, est en train de s'évanouir. Je suis si las des hommes !

Shylock s'éloigne, plein d'amertume. Tout le monde est parti, sauf Portia. La scène s'est transportée à Belmont. On entend la chanson triste d'une femme dans le lointain. Le chant est un chant séfardi, "Adiós querida".¹

Scène 6

Belmont. Le jardin. Soirée mélancolique, chaleur lourde.

Portia flâne dans les allées, Jessica se tient à l'écart. La femme chante dans le lointain. L'air est interrompu par des rires aux sonorités rauques.

Bassanio, Lorenzo et Graziano entrent ; ils portent de la nourriture.

Nérissa les suit. On prépare un pique-nique. Ils parlent, étalent une couverture, allument des torches tandis que Nérissa prépare des plats.

¹ EMI label ASD2649, chanté par Victoria de los Angeles.

BASSANIO Un souper d'adieu ! Nos amis nous quittent, Portia. Cette soirée doit rester mémorable.

LORENZO Jessica ! C'est prêt !

Mais Portia et Jessica répugnent à rejoindre les jeunes hommes. Seul Lorenzo remarque leur indifférence, en particulier chez Jessica.

GRAZIANO C'est une maison splendide ! La plus belle que j'aie jamais vue. Vraiment, Signorina Contarini, splendide. Et quelle bibliothèque... ! C'est la première fois que je prends un livre depuis des années !

LORENZO (*sur un ton acerbe*) Quel livre ?

GRAZIANO Non, Lorenzo, non. Arrêtez de me critiquer. Nous avons traversé beaucoup d'épreuves ensemble, vous savez que je suis votre fidèle admirateur. Je connais mes limites et je suis heureux de servir votre cause. Ou vos causes. Nommez-les, je vous suivrai. Planifiez, j'exécuterai. Ne soyez pas déplaisant. Un flagorneur n'est pas inutile.

Antonio apparaît.

PORTIA Je vous suis si reconnaissante d'être resté, Signor Querini. Vous avez rendu ces deux semaines supportables et j'ai découvert un nouvel ami.

ANTONIO Et moi, j'ai découvert une femme qui m'a fait regretter de ne plus être jeune. Ces dernières années de ma vie ont eu du bon et du mauvais : j'ai rencontré un vieux Juif à l'humour caustique, qui a bousculé ma suffisance morose ; et vous, débordante de projets, qui me rappelez la désolation de ma vie. Toute cette agitation paraît injuste, quand la force de l'âge n'est plus. (*Un silence.*) Il va me hanter, cet homme. (*Le silence, interrompu seulement par le chant.*) Qu'allez-vous faire ?

PORTIA Me plier au vœu de mon père, épouser l'homme qui a choisi le plomb, veiller à ce qu'il faudra semer. Et vous ?

ANTONIO Mettre en ordre ce que l'on a sauvé de mes navires. Accompagner mon ami lors de son départ pour la Terre Sainte. Lui

rendre visite, une fois, peut-être, avant de mourir, vous rendre visite à vous, souvent, si vous le permettez, avant de mourir.

PORTIA Avec grand plaisir ! Je vous en serais si reconnaissante.

ANTONIO Mais que va-t-il lui arriver, à elle ?

LORENZO (*il l'appelle pour qu'elle vienne manger*) Jessica !

Elle l'ignore. Il attend, au cours du dialogue qui suit, qu'elle se tourne vers lui. Elle se tourne, dans une attitude de mépris, puis se détourne.

PORTIA Je prendrai soin de Jessica. J'ai hérité de mon mariage, mais pas elle. Nul ne peut empêcher le mien, le sien n'aura pas lieu, je m'en assurerai.

ANTONIO Mais quelle va être sa place ? Il n'y a plus de maison où rejoindre son père.

PORTIA Mais il y a une Jérusalem où elle peut le suivre.

ANTONIO Je ne m'inquiète pas vraiment pour Jessica, mais vous...

PORTIA Moi ! Je vais peupler ma maison de poètes, de philosophes et d'hommes politiques qui sont aussi poètes et philosophes. Bassanio va apprendre quelle est sa place, l'accepter ou la quitter. Je ne suis pas seulement une fille obéissante, vous savez, je suis une femme avec laquelle il faut compter. Pourtant, quelque chose en moi s'est brisé, en s'efforçant de grandir.

Lorenzo, en colère, se détourne de Jessica et cesse de la regarder. Il a fini par comprendre qu'il l'a perdue.

LORENZO Je ne crois pas que je puisse jamais effacer de mon esprit l'image de l'air renfrogné qu'avait cet homme. Vous vous souvenez ? Il était tellement silencieux, au début.

GRAZIANO Au début, il ne pouvait que l'être, très silencieux.

LORENZO Heureusement, la loi est implacable et les tribunaux sont des endroits terrifiants.

GRAZIANO Ah ! C'est qu'il était terrorisé.

BASSANIO « Et c'est vous, je suppose, qui avez été élu à notre place ! » Comme il a craché ces mots ! Un homme empli de dédain et de mépris.

Portia et Antonio rejoignent différents angles du jardin. Avec Jessica, ils constituent trois points solitaires d'un triangle qui enserre les sons grinçants d'une conversation inepte.

LORENZO Peut-être maintenant vont-ils en tirer la leçon, nos Anciens ? La vertu est faite de simplicité, de souffrance, de renonciation !

GRAZIANO Mais nous oublions Portia, son épouse...

BASSANIO Pas encore ! Pas encore !

GRAZIANO Sa future épouse. Voilà un esprit dont il faut se méfier. Devons-nous envier Bassanio ou trembler de peur pour lui ?

BASSANIO C'est ma bonne étoile qui l'a destinée à mon lit.

GRAZIANO Tu perds la tête, de ne penser qu'à ton lit, avec cette présence intellectuelle à tes côtés.

BASSANIO Elle sera choyée, mais pas gâtée. Je lui demanderai son avis, mais je ne la laisserai pas gouverner. Ah ! Voilà Nérissa qui apporte des boissons, en l'honneur des héros.

NÉRISSA Vous êtes bel et bien des héros, messieurs, c'est vrai. Sans contestation possible. C'est vrai, c'est vrai, des héros. Aux héros !

Seule la chanson continue maintenant, alors que la soirée, chaude et triste, s'assombrit.